

PER

A-799

BNQ

ARQ

LA REVUE D'ARCHITECTURE



LES ARCHITECTES S'ENTÊTENT

100

DÉCEMBRE 1997



PANZ et CELEBRATION

Les systèmes de plafond en panneaux métalliques CGC et DONN vous apportent la liberté d'exprimer votre créativité avec les métaux, à bon compte.

Panz présente un aspect métallique net, durable et lisse, qui peut s'installer rapidement et facilement dans tout système de suspension DONN standard.

Il est idéal pour la facilité d'accès, la durabilité, l'insonorisation, la facilité d'entretien, de pose ou de démontage dans toutes les applications.

Et Panz est présenté dans un grand choix de couleurs et de finis, pour tous les besoins.

Une élégance abordable, sans demi-mesures.

LES GENS AVERTIS CHOISISSENT LES MÉTAUX PRÉCIEUX.



Celebration combine belle allure, performance, fiabilité et raffinement dans un assemblage de plafond monolithique de premier choix. Votre créativité atteindra de nouveaux sommets.

Utilisé à l'intérieur ou à l'extérieur, dans des installations neuves ou pour les travaux de rénovation, Celebration est présenté en métaux peints, anodisés ou naturels, en faux finis et perforés, dans de nombreux motifs différents. Vous pouvez les mélanger et les assortir pour créer un assemblage vraiment unique.

Pour la facilité d'accès, la durabilité, l'insonorisation, la facilité d'entretien, de pose et de démontage, comptez sur Panz et Celebration, deux excellents moyens de créer des plafonds adaptés à la qualité de votre travail.

Pour plus de détails, composez le 1-800-363-8844 ou le (514) 356-3950 (Montréal)
Web site: <http://www.cgcinc.com>

PANZ
CELEBRATION

CGC

Intérieurs CGC, division de CGC Inc.

SOMMAIRE

NUMÉRO 100 DÉCEMBRE 1997

- 5 ÉDITORIAL : L'APRÈS CENT REVUES
PIERRE BOYER-MERCIER
- 7 QUESTIONS POUR UN DÉBAT
GEORGES ADAMCZYK
- 9 LE BEAU RISQUE
JEAN-LOUIS ROBILLARD
- 10 L'ÈRE DE LA RECONSTRUCTION
JEAN-CLAUDE MARSAN
- 11 DAVID CONTRE GOLIATH(E)
ANONYME
QUE PERSONNE NE BOUGE
JOSETTE MICHAUD
- 12 UNE RENCONTRE FORTUITE ENTRE UN NÉOPHYTE ET UN JEUNE PROFESSIONNEL MOROSE
SERGES GAGNON
- 14 ARCHITECTES SANS ARCHITECTURE
JACQUES ROUSSEAU
- 15 ARQ LONGA, VITA BREVIS
PHILIPPE LUPIEN
VUES DE NULLE PART : «JUSQU'ICI TOUT VA BIEN»
JEAN BEAUDDIN
- 16 L'ARCHITECTURE QU'ON MÉRITE : COLLAGE
ANNE CORMIER
- 18 ARCHITECTURE IN THE LIMINAL REALM
RICARDO L. CASTRO
- 19 ARQUITECTOS
JUDITH LECLERC
UN PEU DE PÉTAGE DE BRETelles
POURQUOI UNE SOCIÉTÉ COMME LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE AURAIT-ELLE BESOIN D'ARCHITECTURE?
RADUF BOUTROS
- 20 UNE PROFESSION DANS LA TOURMENTE
PIERRE BEAUPRÉ
- 21 CE REGARD QUI PROJETTE UN DEVENIR
PHILIPPE POUILLAUQUE-GONIDEK
L'ARCHITECTURE, CE N'EST PAS SI DIFFICILE, MAIS LA COMPTABILITÉ, C'EST BIEN PLUS CHAUD
ROBERT MAGNE
- 22 LE DISCOURS ET LE RÉEL
LOUIS MARTIN
- 24 A LETTER FROM LONDON
MARK PIMLOT
- 25 EGO 9000
AFFLECK + DE LA RIVA
RETOUR DE CHINE
MARC CHOKO
- 26 PROPOS SUR UNE ARCHITECTURE ESSENTIELLE
PIERRE E. LECLERC
- 28 L'ARCHITECTURE DANS LE CONTEXTE DE L'AN 2000
L'ARCHITECTURE DANS LE SYSTÈME PROFESSIONNEL QUÉBÉCOIS DE L'AN 2000
JEAN OUELLET
LETTRE À JEAN OUELLET
VICTOR PRUS

CRÉDITS

ccab.

En couverture
LES ARCHITECTES S'ENTÉTENT
collage d'un collage par Jean-Pierre Chupin, architecte.
Collage original de Max Ernst,
«L'œil sans yeux, la femme 100 têtes garde son secret»
Paris, 1929, Werner Spies.
Max Ernst - Les collages : inventaires et contradictions,
Paris, Gallimard, 1984.

Éditeur: PIERRE BOYER-MERCIER
Membres fondateurs de la revue: PIERRE BOYER-MERCIER, PIERRE BEAUPRÉ, JEAN-LOUIS ROBILLARD ET JEAN-H. MERCIER.
Membres du comité de rédaction: GEORGES ADAMCZYK, JEAN-PIERRE CHUPIN, ANNE CORMIER, ÉRIC GAUTHIER, PIERRE BOYER-MERCIER.
Production graphique: CÔPIA DESIGN INC.
Directeur artistique: JEAN-H. MERCIER.

Représentants publicitaires (Sales Representatives) : JACQUES LAUZON ET ASSOCIÉS.
■ Bureau de Montréal: 100, Alexis Nihon, bureau 592 / Ville Saint-Laurent, Québec /H4M 2P1.
Téléphone: (514) 747-2332 / Télécopieur: (514) 747-6558.
■ Bureau de Toronto: 1-800-689-0344.

ARQ est distribuée à tous les membres de L'ORDRE DES ARCHITECTES DU QUÉBEC
Dépôt légal: BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC et BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA.
© ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC: Les articles qui paraissent dans ARQ sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.
ISSN: 1203-1488.

Envois de publications canadiennes: contrat de vente N° 0472417.
ARQ est publié six fois l'an par ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC, corporation à but non-lucratif.
Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement doivent être adressés à:
ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC / 1463, rue Préfontaine / Montréal, Qc / H1W 2N6 / Tél. administration (514) 523-4900 / rédaction: (514) 523-7024.
Abonnements au CANADA (taxes comprises): 1 an (6 numéros): 41,02 \$ / 68,37 \$ pour les institutions et les gouvernements.
Abonnements USA 1 AN: (6 numéros) 60,00 \$ / AUTRES PAYS: 70,00 \$.
ARQ est indexée dans «REPERES».

ARQ bénéficie en 1997 de l'appui financier du
Conseil des arts et des lettres du Québec,
dans le cadre de son programme de
soutien aux périodiques culturels.

Punti

REVÊTEMENT DE SOL
EN CAOUTCHOUC

*Le point d'appui
de vos projets*



PROGRAMME COULEUR PLUS DE MONDO

Chez Mondo la couleur fait partie intégrante de l'esthétique des revêtements de sols intérieurs. En plus de la palette standard de 12 couleurs, le Punti de Mondo peut être fabriqué, selon certaines conditions, dans des couleurs spéciales pour répondre à vos besoins précis.

“PUNTI REND CHAQUE JOURNÉE UN PEU PLUS CONFORTABLE”

D'une manière distincte et discrète, les revêtements de sols Punti de Mondo améliorent la qualité de vie quotidienne. Le confort coussiné, le design attrayant et homogène, la performance durable et la qualité supérieure, caractérisent tous les produits Mondo offerts à des prix, eux aussi, très confortables. Ce sont les revêtements de sols par excellence pour les écoles, les hôpitaux et les édifices commerciaux.



Fabriqué au Québec

L'ÉQUILIBRE ENTRE LA TECHNOLOGIE ET LA NATURE

Fabriqués à partir de caoutchouc vierge synthétique, d'agrégats minéraux de première qualité et d'agents stabilisateurs organiques, les revêtements de sols Punti de Mondo sont recyclables et non dangereux. En fait, nous nous adaptons à tous les besoins, sans exception.

 **MONDO**®

MONDO AMERICA INC.

2655 Francis Hughes, Laval (Québec) Canada H7L 3S8

Tél. : 514-967-5800 • Téléc. : 514-663-7927

Sans frais du Canada : 1-800-663-8138

LA QUALITÉ SUPRÊME

Ce bardeau d'asphalte ignifugé* est le seul de sa catégorie fabriqué au Canada. Sa conception unique permet d'obtenir une toiture qui sait attirer les regards. Vue d'en bas, la fusion des teintes** subtiles de la gamme Chateau ultra ombragé donne plus de relief à la couverture. Aboutissement de nombreuses améliorations apportées au fil des ans, nos bardeaux Chateau ultra ombragé connaissent une immense popularité d'un bout à l'autre du continent nord-américain. Leur succès s'explique par leur élégance, mais aussi par leur robustesse exceptionnelle. Ces bardeaux, aux deux épaisseurs assemblées par la chaleur, présentent une durabilité de trente ans. Ils sont d'ailleurs couverts par notre meilleure garantie limitée. Vous serez si fier de votre achat que... vous aurez envie de le crier sur les toits!

Les teintes illustrées sont proches de la réalité, mais elles peuvent différer légèrement en raison des limites des procédés d'impression. Nous vous recommandons par conséquent de faire votre choix final à partir d'échantillons plein grandeur.

** Cette technique rendant les bardeaux inflammables a été mise à l'essai par Factory Mutual Research Corporation (ASTM E108, ACNOR A123.1M, ASTM D225 type III).*

*** Le gamme Chateau ultra ombragé est offerte en noir double, brun double, cèdre «earthtone», bois flottant, bois de grange, vert forêt et ardoise «harvard».*

L'art de plaire, l'art de durer...

Chateau

ULTRA OMBRAGÉ



IKO
Établit les normes



CCDH

LE CENTRE CANADIEN DE
DOCUMENTATION SUR L'HABITATION

Appelez-nous sans frais au :

1-800-668-2642

Venez nous voir à notre site Internet :

www.cmhc-schl.gc.ca

Télécopieur : (613) 748-4069

Un nouveau coup d'oeil!

Vous avez des questions? Nous possédons les réponses.

*Un personnel courtois et connaissant — des milliers de livres
et de vidéos — accès électronique — privilèges d'adhésion —
et une maisonnée de ressources en plus!*

Nous sommes votre partenaire de recherche.

SCHL  CMHC
Question habitation, comptez sur nous

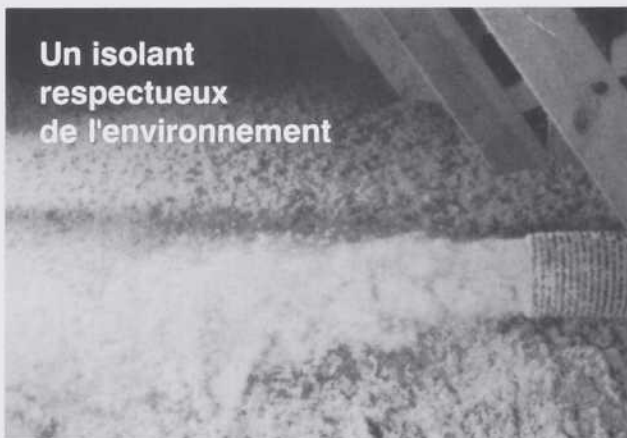
Canada



BENOTHERM

ISOLANT THERMIQUE DE CELLULOSE 1.6 DENSITÉ*

Un isolant
respectueux
de l'environnement



UN PRODUIT
EFFICACE
SÉCURITAIRE
ET PROPRE

FABRIQUÉ PAR:

BENOLEC

1451 Nobel, Ste-Julie (Québec)

Canada J3E 1Z4

Tél.: (514) 922-2000

Fax: (514) 922-4333

www.benolec.com

Sweets: 07210/BEN

 RAPPOR
D'ÉVALUATION

- CCMC-09232-L
TOITURE VENTILÉE
- CCMC-12307-R
MUR EXTÉRIEUR

ARQ

LA REVUE D'ARCHITECTURE

CENT FOIS SUR LE MÉTIER

Depuis juin 1981, ARQ s'est efforcé de d'apporter au milieu de l'architecture québécois un véhicule de communication de qualité. Au risque de plaire à certains et de déplaire à d'autres, chacun leur tour. La rédaction, malgré son bel idéalisme (à ne pas confondre avec idéologie), a parfois l'impression qu'elle prêche dans le vide, mais elle n'a jamais failli à la tâche. Fidèles au poste aussi depuis plus de 16 ans, nos annonceurs aussi ont collaboré d'une façon essentielle à la survie de la revue. En effet, c'est grâce **aussi** à ses annonceurs si ARQ existe et peut, mieux que tout autre medium, refléter ce qu'est l'architecture au Québec.

100 FOIS MERCI

L'après cent revues

PIERRE BOYER-MERCIER, ARCHITECTE ET ÉDITEUR

Et si demain ARQ n'existait plus!
L'architecture du Québec sans revue,
trahison ou simple disparition?
Drame ou anecdote?
C'est là la question, architectes.

Dix-sept années de labeur ficelé
et mis aux archives.
L'architecture dans le noir.
Requiescat in pace. Me lisez-vous?

Nous lisez-vous?
That is the question.
C'est là toute la question.

La suite vous appartient.
Nous vous lirons...

Et si demain ARQ n'existait plus...

Nous n'avons pas inventé le panneau architectural
MAIS NOUS L'AVONS RENDU
ABORDABLE

La trame modulaire des
panneaux CAREA,
empreinte d'un aspect
homogène, interprétait
bien le design recherché.
D'autre part, le choix de ce
système de panneaux à
joints secs s'est confirmé
par sa relation qualité/prix.

Thomas Novy



MAGASIN POIVRE ET SEL / PHARMACIE JEAN-COUTU
COIN MASSON ET SAINT-MICHEL, MONTRÉAL

CAREA

SOLUTIONS ET SERVICE POUR VOTRE SUCCÈS

1-800-972-2732

ARQ publie son centième numéro. Cette publication qui marque une longévité exceptionnelle est l'occasion d'ouvrir un débat sur l'état de l'architecture et sur la situation des architectes dans la société québécoise.

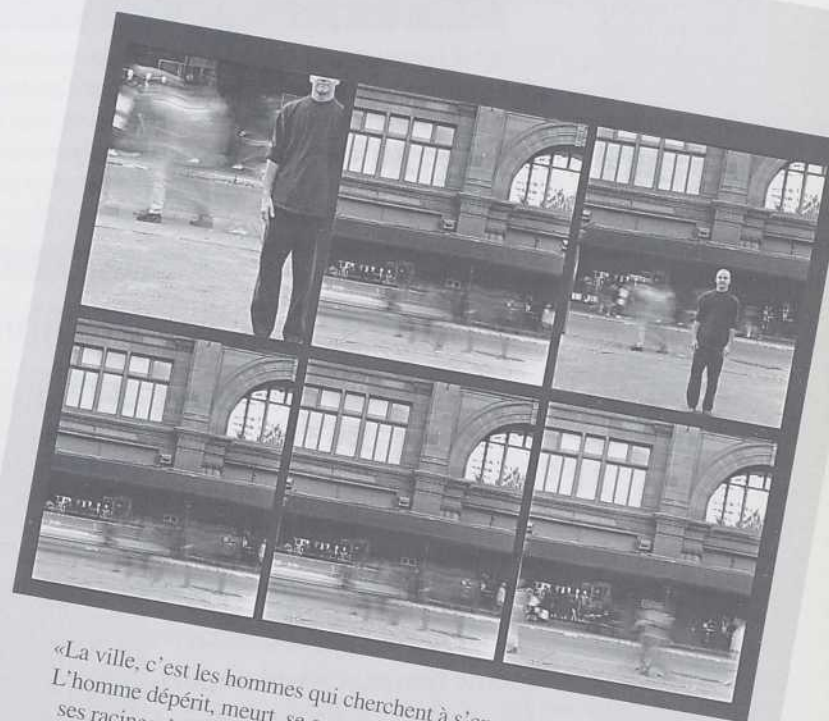
Faisant écho à un ouvrage célèbre en son temps, nous pourrions intituler ce numéro «Architectes sans architecture». Plus précisément la question est celle-ci: Pourquoi une société comme la société québécoise aurait-elle besoin d'architecture? Collaborateurs, lecteurs, professionnels, éducateurs, chercheurs, stagiaires, étudiants, amateurs sont tous sollicités pour participer au débat et chasser le pessimisme ambiant en stimulant notre désir d'agir et de réfléchir pour la qualité de notre cadre bâti et le retour de l'architecte à l'avant-plan dans ses responsabilités sociales vis-à-vis l'ensemble de la collectivité (voir en page 8, l'appel de propositions).

Le patrimoine bâti, la géographie, la ville, les habitudes culturelles, la mémoire collective sont les matériaux de la continuité et de l'imagination. Comment situer l'architecture dans le mouvement rapide des transformations de nos modes de vie et de nos valeurs? Les bouleversements issus des pressions énormes exercées par l'adaptation aux nouvelles règles du jeu de l'économie appellent à une nouvelle architecture dont la définition reste incertaine. Faut-il voir nécessairement une rupture avec le passé? L'architecte a-t-il encore un rôle à jouer face à la demande sociale souvent contradictoire dans ses exigences économiques et culturelles?

Le projet d'architecture est le lieu de rencontre du possible et de l'impossible. Si derrière chaque projet, il y a un sujet, l'image poétique du créateur élaborant, seul dans le silence de la nuit, la juste réponse formelle aux défis de la commande, laisse plutôt sa place, aujourd'hui, à l'idée d'une organisation technique efficace dans un univers de règlements et de contraintes, au sein d'un groupe d'intervenants de plus en plus multiples. Pourtant les enjeux culturels comme les risques financiers sont souvent liés à l'initiative et à l'esprit d'exploration des individus. Il faut alors s'interroger autant sur la valeur sociale d'une œuvre que sur les qualités propres aux acteurs qui les ont réalisés. Comment interpréter la production actuelle des architectes?

La globalisation des marchés pèse fortement sur la culture contemporaine. Les produits comme les services ne peuvent plus s'élaborer en vase clos. La circulation des idées, des images, des expertises contribue à générer une superstructure qui par ailleurs oblige la profession à se donner des moyens d'actions concertées au plan international. La légitimation professionnelle a moins à voir aujourd'hui avec une mission sociale de l'architecture dans une société donnée; la pertinence, la concurrence, la performance prennent modèle sur les grandes firmes de consultants qui savent depuis longtemps conjuguer leurs compétences locales avec des besoins définis à l'échelle mondiale. De leur côté, des jeunes architectes se tournent de plus en plus vers d'autres territoires et envisagent l'accomplissement de leur métier autrement et parfois au delà des frontières.

Comment définir l'acte architectural, la loi des architectes, la mission culturelle du gouvernement, le cadre éducatif? Autant de questions qui incitent fermement à un élargissement de la discussion sur le sens de l'architecture aujourd'hui., sur l'importance d'adapter les moyens de ses diverses pratiques aux réalités sociales, sur la nécessité de reconnaître autant dans les œuvres du passé que dans celles qui s'annoncent, les valeurs essentielles à un cadre de vie, exprimant la dignité, la liberté et la solidarité des individus dans leur communauté. Quel prix faudra-t-il payer, si l'on réduit l'architecture à une simple marchandise, à un strict service efficace?



«La ville, c'est les hommes qui cherchent à s'enraciner pour toujours. L'homme dépérit, meurt, se couche dans son cercueil et se pulvérise; ses racines de brique restent debout, restent là, à narguer sa tombe, immortelles, superbement indifférentes et impassibles. Ça n'a rien de drôle au fond. Ce n'est que ridicule.»

Ducharme, Réjean, *Le nez qui voque*, Gallimard, 1967, p.108.

COLLAGE : CAROLE LÉVESQUE, LUC SAINT-LAURENT

ARQ n°100

100 Propositions pour réagir

Pourquoi faut-il encore se préoccuper d'architecture?

Pourquoi une société comme la société québécoise aurait-elle besoin d'architecture?

Pourquoi faut-il encore se préoccuper des architectes?

Pourquoi une société comme la société québécoise aurait-elle besoin des architectes?

Architectes 100 Architecture(s)

À l'occasion de son numéro 100, la revue d'architecture ARQ veut ouvrir très largement ses pages à l'opinion des lecteurs sur la pertinence sociale et culturelle de l'architecture au Québec. Aux côtés des personnalités de la profession, des écoles et des médias, aux côtés des praticiens, des employés et des stagiaires, la parole des étudiants devra aussi trouver sa place. Nous lançons donc un appel général en forme de défi afin de préparer un véritable débat public. Nous ne cherchons pas à faire une enquête objective mais à constituer un répertoire de réactions spontanées (pour ou contre) dans le but d'amorcer un débat public et de tester notre capacité à communiquer.

100 idées reçues (bonnes ou mauvaises) sur les architectes et sur l'architecture. Une grande consultation ouverte à tous (même aux étudiants) proposée par la revue d'architecture ARQ.

Sur un demi-format lettre vertical, vous êtes appelé à proposer (ou à contredire par anticipation) une ou plusieurs des 100 raisons de se passer des architectes et/ou de l'architecture au Québec. Votre affirmation/réaction pourra être sérieuse ou drôle, calme ou agressive, intelligente ou stupide, et pourquoi pas tout cela en même temps. Ce qui importe c'est que votre idée reçue puisse servir à stimuler un débat sur le rôle de l'architecture et des architectes dans la société québécoise de demain. Vous pouvez envoyer autant de réponses que vous le désirez.

Dans la mesure où les idées et les intentions des architectes se manifestent la plupart du temps par un mélange spécifique d'aphorismes et d'images, il est conseillé de juxtaposer une composition graphique (un montage de photographies ou de dessins et pourquoi pas un autoportrait) et un texte court (aphorisme, slogan ou citation) de façon à faire de votre réponse sinon une petite architecture en soi, du moins un élément de manifeste. Dans tous les cas, votre proposition ne devra pas laisser insensible un lecteur distrait. L'ensemble devra donc adopter les stratégies de clarté, de composition et d'imagination propices à une lecture rapide mais stimulante.

Un jury composé de 100 personnalités connues ou inconnues du Québec, choisira les 100 premières réponses et la revue ARQ s'engage à les publier dans leur intégralité en mentionnant le nom et la qualité des auteurs à moins d'avis contraire.

Les propositions sont à envoyer AVANT LE 10 OCTOBRE 1997, à :

Éric Gauthier et Jean-Pierre Chupin

« 100 idées reçues sur les architectes et sur l'architecture au Québec »

Art et Architecture Québec,

1463, rue Préfontaine, Montréal, Qc, H1W 2N6

e mail : arq@sim.qc.ca fax(pour du texte uniquement) : (514) 523 2312

* Une «idée reçue» comme chez Flaubert est un préjugé. Malgré le délai indiqué pour le numéro 100 et compte tenu du peu «d'idées reçues» reçues, cet appel est prolongé, sans préjugés.

JEAN-LOUIS ROBILLARD, ARCHITECTE

En descendant du bateau qui l'amenait au pays du Lotus bleu, Tintin s'écria: «...et voilà Shanghai!» C'était au bout du monde d'alors.

D'un exotisme exacerbé, et dissimulée par l'énorme Mao et à sa suite par le vieux Deng, Shanghai est devenue le plus grand chantier du monde d'aujourd'hui.

Comme l'a démontré clairement Jean-François Lépine lors d'un grand reportage au Point de Radio-Canada, Shanghai est engagée dans une activité de construction de plus de 20,000 projets et mobilise environ 17 p. 100 des grues de la planète. Le pendant occidental se trouve à Berlin, nouvelle capitale de la nouvelle Allemagne. Ô Shanghai, ô Berlin, que ne faites-vous rêver les architectes d'ici...

Notre Shanghai à nous appartient au passé, notre Berlin aussi. L'Exposition internationale de 1967 a monopolisé les énergies de tous et fait valoir notre esprit créatif; elle a démontré notre savoir-faire des grands et des petits projets; elle a prouvé au monde que le Québec ne sommeillait pas en banlieue de l'Histoire. Quant à notre Berlin, elle s'est construite à notre nez et à nos lourds dépens. Les Jeux olympiques marquent le début de notre passivité. L'ère des grands projets était terminée, mais il restait encore de l'architecture à penser et à faire.

Pour expliquer la mésaventure que vit en ce moment la jeune génération d'architectes, il faut nous reporter au début des années quatre-vingt. Certains des «quarante ans» (des jeunes!) avaient alors l'esprit échauffé par la dure réalité olympique. Ils désiraient faire connaître clairement leurs positions quant à une pratique de l'architecture de tous les instants et de toutes les instances. Une pratique surtout basée sur une vision critique du présent, ennoblissant du même geste l'avenir et le passé.

Le Livre Blanc, rédigé en 1982 par Patrick Blouin, successivement président de l'Ordre des architectes du Québec et du Collège royal d'architecture du Canada, visait à l'établissement d'une politique de l'architecture au Québec. L'incompréhension du «milieu» tant architectural que gouvernemental ont fait remettre depuis quinze ans toute décision à ce sujet. Il y a maintenant une loi des architectes, mais pas de politique d'architecture pour le Québec.

La jeune génération des architectes, qui sont de plus en plus nombreux, connaît des douleurs au portefeuille, certes, mais surtout souffre du mal de cette fin de siècle, «l'exaspération». Essentiellement l'exaspération de ne pas avoir de projet—projet de vie, projet d'habiter la vie, projet de changement du monde, projet de contestation et d'invention, d'ombre et de lumière, de nature et de bâti, projet d'individu et de société.

Je connais nombre de jeunes architectes qui opèrent seuls. Il s'occupent en participant à des concours (peut-être en existe-t-il encore...) ou en «planifiant» le garage de la maison familiale (peut-être y vivent-ils encore?).

Ils recréent une espèce disparue de «loners» qui ne saura pas chercher la critique là où elle se trouve, soit dans le public ou chez leurs confrères et consoeurs. Pour ceux-là, il s'agirait surtout de se regrouper en équipe et de «plancher» à plusieurs sur les mêmes projets, surgis de intention forcément variées du groupe.

J'en connais d'autres qui explorent les métiers tournant autour de l'architecture (design d'intérieurs, de meubles, etc.), confiants que leurs études de l'espace les aideront à boucler leur projet, sans même oser espérer des résultats concluants. Et, à moins de posséder des talents innés et un verbe convaincant, combien se cassent la gueule en laissant leurs clients du moment insatisfaits?



J'en connais aussi qui travaillent dans des bureaux d'architectes.

Ceux-là semblent privilégiés—jusqu'au jour où ils commencent à se plaindre de faire toujours la même chose, jusqu'au jour où ils comprennent que les technologues en savent plus qu'eux, jusqu'au jour où ils quitteront leur «bonne job», désillusionnés. Et il a tous ceux que l'architecture n'intéresse plus et qui glandent, qui retrouvent une «job steady» chez leur employeur d'été parce que c'est plus facile ainsi.

Ces quelques exemples de la situation de la jeune génération d'architectes sont peut-être exagérés, sans nuances, mais ils ne sont pas entièrement faux. Et si l'amnésie des jeunes qui réussissent à ne pas se poser ces angoissantes questions est volontaire, c'est évidemment à cause de leur situation privilégiée. Saura-t-on le reconnaître sans envie?

Il existe pourtant une solution à cette exaspération sans bornes qu'éprouvent tous ceux qui ne veulent pas dévier de leur objectif: faire de l'architecture, provoquer l'occasion de travailler à de petits projets à la mesure des moyens

du bord.

Cette solution implique le besoin (la nécessité?) de s'exiler. Plusieurs jeunes ont tenté l'aventure et leurs récits me persuadent qu'ils ont eu raison de quitter leur pays pour aller à l'étranger, travailler à l'aide internationale (canadienne ou autre) orientée vers les peuples en voie de développement.

Prenons un exemple: un finissant de l'École d'architecture de Nouvelle-Écosse profite d'un projet subventionné par l'ACDI, sous la tutelle d'un de ses professeurs, pour tenter l'expérience de vivre deux ans au Vietnam.

Le projet sur lequel il travaille: un réseau de dispensaires de brousse.

Première expérience typologique d'un bâtiment qui doit se répéter à plusieurs exemplaires, selon une économie très serrée. Ce design ne peut être «flyé», mais les nouveaux matériaux imposent des solutions qui doivent être pensées et agencées selon un mode de construction pour lui inconnu.

Ce finissant est exposé à une culture aux antipodes de la sienne, et à une langue dont il doit apprendre à maîtriser les rudiments s'il veut traiter en toute connaissance de cause avec les gens de là-bas. Pendant ses congés, il visitera le pays ou ses voisins (Cambodge, Laos, Thaïlande). Un apprentissage à la valeur impossible à quantifier, mais évidemment précieuse. Et quand il reviendra au pays, parions qu'il ne tardera guère à se trouver du travail.

Cet exemple ne vous convainc peut-être pas tout-à-fait—votre situation à vous est difficile, votre ami ou votre blonde ne vous laissera jamais partir, etc.—. Bref vous êtes, en fin de compte, persuadé d'être rivié à Montréal (ou à Québec, ou à Sherbrooke) pour toujours. Et pourtant...

«Jacques Villeneuve (son nom le dit bien), est «québécois MAIS PAS TROP QUÉBÉCOIS. Pas seulement uniquement Québécois. Il est un héros cosmopolite qui a trouvé plaisir et leçon dans des villes neuves.» (Pierre Foglia, la Presse, 28 octobre 1997.) La comparaison du chroniqueur est peut-être gauche, mais elle est employée ici dans le contexte de l'euphorie provoquée par la victoire du champion du monde de Formule 1.

Quant on est jeune, frais émoulu d'une école d'architecture et qu'on a des projets plein la tête, c'est le temps ou jamais de courir le risque dont il est ici question. Les nombreuses organisations non gouvernementales, tout comme l'ACDI, ont besoin de jeunes inventifs, déterminés, pour abattre des tâches complexes et simplistes, éprouvantes et satisfaisantes, riches d'expériences et éminemment responsables.

Courez-le, ce beau risque. Et vous deviendrez... des architectes sans frontières!

Pourquoi une société comme la société québécoise aurait-elle besoin d'architecture? Il n'est pas facile de répondre à cette question parce que celle-ci suppose une définition de l'architecture. Et là, il risque d'y avoir autant de définitions qu'il y a de groupes de pensée et de chapelles. Par exemple, pour l'architecte Dan Hanganu l'édifice des HEC a été l'occasion de faire un geste architectural fort, lequel se rapproche de la conception qu'il se fait lui-même de l'architecture. Par contre, pour un observateur aussi articulé que l'écrivain Jacques Godbout, c'est la poursuite même de ce type de geste architectural qui rend l'immeuble inacceptable à ses yeux et à ceux de nombreuses personnes¹.

Ce simple exemple résume un débat qui est propre à notre temps: l'architecte se veut de plus en plus présent dans son oeuvre en tant qu'artiste individuel, pour exprimer sa vision de l'architecture et son talent, et c'est l'usage collectif et l'intégration sociale et culturelle qui en souffrent.

Cette façon contemporaine d'approcher et de faire de l'architecture vient inévitablement en conflit avec la tradition architecturale québécoise, laquelle est fortement imprégnée par le classicisme. Ce qui caractérise le classicisme en architecture, c'est précisément l'attitude inverse de la part du concepteur: celui-ci participe de plein gré à un ordre qui l'englobe. À l'aide de règles établies, il contribue à concrétiser l'idée que la société se fait d'une architecture faite de grandeur, d'ordre et d'harmonie. Il n'est donc pas surprenant que les architectes contemporains comptent parmi les grands fossoyeurs des paysages culturels du Québec. Quelle société a besoin uniquement de ce type d'architecture?

Le déclin démographique et économique

On a plus de chance d'obtenir une réponse à la question en inversant cette dernière: *de quelle architecture la société québécoise a-t-elle besoin?* Il y a un autre avantage à poser la question de cette façon: la réponse peut contribuer à dégager des pistes d'action pour renforcer la profession. Car une profession, quelle qu'elle soit, ne peut survivre sans répondre à des besoins.

Deux facteurs principaux affectent la société québécoise et risquent de la marquer pour des décennies à venir: le déclin démographique et économique. Réfléchir à l'avenir de l'architecture au Québec sans prendre en considération ces deux facteurs, c'est perdre son temps. Il y a un petit ouvrage qui est passé inaperçu dans la province mais qui s'est retrouvé au sommet de la liste des best-sellers au Canada pendant plusieurs mois dans sa version anglaise. Il s'agit de celui du démographe David K. Foot, écrit en collaboration avec Daniel Stoffman, et intitulé: *Entre le boom et l'écho. Comment mettre à profit la réalité démographique*. Il vaut la peine d'en citer un passage qui touche directement le coeur du problème:

« Ces dernières années, la chute de l'immobilier a été catastrophique pour les architectes. Certains cabinets ont fermé, d'autres ont réduit leurs effectifs, et des gens doués ont quitté la profession. Aucune reprise majeure n'est à

prévoir parce que l'immobilier n'est plus un secteur en expansion. Mais les architectes qui se spécialisent dans les rénovations ont de bonnes chances de prospérer dans les années à venir. Mais le mot clé ici, c'est qualité... »²

Cette observation à l'effet que les besoins en architecture se trouvent désormais dans la rénovation et l'intégration peut paraître exagérée. Pourtant elle est corroborée par d'autres données. Ainsi l'étude intitulée *Vision 2000* de l'American Institute of Architects prévoit que plus de 90% des projets de construction qui seront entrepris au XXI^e siècle toucheront des structures existantes ou historiques.³ Cette situation est également confirmée par les faits: par exemple, la Société canadienne d'hypothèques et de logement estime à 19,9 milliards de dollars les travaux de rénovation qui seront effectués en 1997 dans le domaine domiciliaire au Canada, soit près de 5 milliards de plus que les sommes qui seront investies dans la construction neuve dans le même domaine durant la même période⁴.

La rénovation, la restauration et le recyclage en architecture suppose de la part de l'architecte une attitude particulière face au bâtiment, une attitude faite de modestie, d'ouverture à une réalité architecturale qui n'est pas sienne, une capacité d'analyse des valeurs historiques, culturelles et d'usage, des expertises poussées dans des domaines variés, tels que les méthodes de conception, les typologies et les styles architecturaux, les matériaux, les techniques de construction, etc., bref toute une série de connaissances et de savoir-faire que la très grande majorité des architectes ne possèdent pas, pire qui croient ne pas en avoir besoin.

Le piège qui guette les architectes dans ce domaine, c'est de penser que la formation qu'ils ont reçue, basée sur l'excellence en design, et leur talent naturel les rendent aptes à aborder les questions de restauration, de rénovation et de recyclage, que ce soit pour des édifices patrimoniaux ou tout simplement existants. La conservation et la mise en valeur de l'environnement bâti constituent un processus de design complexe et très spécialisé, qui ne s'improvise pas!

On n'a qu'à visiter l'immeuble rénové et agrandi de la Faculté de l'aménagement, lequel révèle à l'observateur informé tout ce qu'il ne faut pas faire quand on intervient sur un bâtiment ancien, pour se rendre compte des conséquences désastreuses de telles prétentions: gaspillage d'espaces, ruptures de formes, ambiguïté d'identité, perte de qualité d'usage, coûts élevés, etc. Sauf exceptions, l'avenir au Québec n'est plus dans ce type d'architecture ostentatoire qui nie l'existant au profit de l'ego créateur mais dans des solutions réfléchies, minimalistes, conçues en terme de conservation et de continuité de l'environnement bâti.

L'ère de la reconstruction

Le Québec en général, et la région de Montréal en particulier, ont développé trop d'espaces et construit trop d'équipements pour que l'on puisse continuer à satisfaire la demande avec la même approche et la même mentalité. Ce qu'il faut désormais, c'est réapproprier les espaces déjà développés et les équipements déjà construits pour

les réaménager selon les besoins actuels et prévisibles. Cette tâche peut être exaltante en autant que la valorisation professionnelle puisse se trouver dans le service à rendre et non uniquement dans l'expression de l'ego!

Le fait que, dans tout le Canada, il n'y ait qu'un seul programme complet d'enseignement spécifique qui aborde ces questions — celui de la *Maîtrise en conservation de l'environnement bâti* de l'École d'architecture de l'Université de Montréal — est bien indicateur du retard des institutions d'enseignement et de la profession sur la réalité vécue et à venir. Le projet de cette École de reporter l'accès à la profession après un baccalauréat de trois ans favorisant une formation élargie, suivi d'une maîtrise d'un an et demi permettant une certaine spécialisation, est prometteur dans cette optique.

Face aux taux élevés de chômage dans la profession, les architectes sont prompts à mettre la faute sur les autres: sus aux ingénieurs, aux techniciens, aux designers d'intérieur et autres indésirables qui ont envahi leur champ de pratique. Mais ils évitent de reconnaître que dans plusieurs domaines de leur sphère de compétence, ils ont tout simplement laissé la place aux envahisseurs, à l'occasion même par dédain. Des quelques 20 milliards qui seront dépensés cette année dans les rénovations domiciliaires, ils n'auront que des miettes parce qu'ils ont pour la plupart considéré ce domaine comme peu digne de leurs pulsions créatrices. Est-il préférable, à la manière française, d'être chauffeur de taxi et de rêver au grand geste architectural ou de gagner honorablement sa vie en intervenant, à la manière britannique, sur l'environnement bâti sans casser des briques?

Le domaine de la rénovation, de la restauration et du recyclage qui s'ouvre aux architectes est très vaste, et chacun peut s'y tailler une spécialité. Mais pour développer une spécialité, pour réussir à monnayer des expertises, il faut acquérir, en parallèle au développement des capacités de conception, des connaissances et des expériences appropriées. Si les architectes ne le font pas, d'autres professions vont s'en charger (comme cela est déjà commencé) car les besoins sont là et la nature a horreur du vide.

Sans doute y aura-t-il encore des projets d'architecture qui feront appel principalement à l'excellence en design. Mais ces projets ne feront plus vivre la majorité des architectes québécois. À trop vouloir jouer les artistes, ces derniers risquent désormais de connaître le sort réservé trop souvent à l'artiste: dépendre du 1% gouvernemental pour survivre. Pendant ce temps, d'autres professionnels, des ingénieurs aux agents de relations publiques, feront leur beurre des tâches que les architectes leur auront laissées.

NOTES

1. Laurin, Danielle, «Hanganu, le jeu de l'ego», *L'Actualité*, vol. 22, no. 19, 1er décembre 1997, p. 110-121.
2. Montréal, Boréal, 1996, p. 49-50.
3. American Institute of Architects, *Vision 2000, Trends Shaping Architecture's Future*, no 4, «The Era of Rebuilding», p. 10-11.
4. Albert Warson, «Invisible Empire», *Building*, April/May 1997, p. 22.

L'ESPÈCE HUMAINE
DEMEURE TOUJOURS
PERFECTIBLE



NOUVELLES EN BREF

On a retrouvé les os de Che «ISO 9000» Guébara!...

! REVOLUCION !

...la revolucion ISO 9000 permettra à l'humanité
d'atteindre la Qualité Totale...

BEAU CHIC VERSUS BON GENRE *

david contre goliath(e)

En déambulant dans mon nouveau pavillon de l'aménagement nec plus ultra, j'ai remarqué un mot invitant tout le monde (même ceux qui, ô surprise, n'y connaissent rien!) à se vider le cœur à propos de l'architecture. Croyant en ma plume acérée et en mon venin vitriolique, je me dis que je ne pouvais rater ma chance d'aider mes ami(e)s architectes, eux qui acceptent la critique avec une ouverture toute particulière. À ma première année au bac, ma seule d'ailleurs, nous avons peiné pendant des nuits (et des nuits) sur un projet d'ajout à une maison d'un des canons du modernisme. Lors de la critique finale, notre professeur européen (à moins que ce fut un faux accent chiant) invita une amazone de l'architecture, une véritable walkyrie, que dis-je, une de ces architectes drapées de noir résidant sur le plateau et qui croit détenir le jugement dernier quant à savoir ce qui est beau et surtout ce qui ne l'est pas. Le premier étudiant à affronter Goliath(e) était un garçon paisible de la banlieue et qui en était comme moi à ses premiers balbutiements architecturaux. Un pavillon d'interprétation de la villa Savoie tout ce qu'il y avait de plus admiratif et joli. Goliath(e), toujours à la recherche de chair fraîche, flaira l'occasion d'épater quelques vertes recrues en désamarrant un des leurs. Après avoir écouté son exposé, elle lui joua cette tirade recherchée.

- Moi, ton pavillon d'interprétation, c'est le prototype de celui qui pestifère partout au Québec et ailleurs; ton pavillon m'ennuie profondément. Il est québécois. Et Le Corbusier ne l'aimerait pas ou tu l'as placé...

Étant moi-même du même acabit que le jeune homme en question et voyant qu'il était ainsi jeté en pâture, je lui prêtai main forte. Exquise bêtise...

- Madame, moi je crois qu'il faut que vous sachiez que l'on est en première et que ce que l'on fait provient beaucoup de ce qu'on a vu depuis que l'on est haut comme ça. Vous savez, on n'a pas tous eu la chance de mijoter dans votre bouillon de culture... je suis de la banlieue et j'y suis resté toute ma vie. J'ai été élevé par les meilleurs parents du monde même s'ils sont québécois, ce qui fait de moi un québécois de parents biologiques québécois. Mais j'essaie de voir autre chose et puis ça va marcher avec le temps.

- Avec une attitude comme ça, lâche l'architecture, ça sera mieux pour toi et pour nous tous.

- Vous voyez, c'est ça le problème avec l'architecture, ou tu fais des édifices «fuckés» en béton froid et gris qu'une poignée d'intellos et de confrères apprécient ou tu fais des maisons de banlieue pour le monde ordinaire que les québécois (excusez-moi papa et maman) aiment bien.

- Tu vois, c'est à cause de gens comme toi que le monde vont à la Cage aux sports au lieu d'aller à l'Express!

- Faut pas abuser des endroits comme la Cage; trop gras. Pas plus que de l'Express; trop riche. Il faut chercher le compromis.

- Pas en architecture. L'architecture c'est total...

- Dommage, un jour vous comprendrez que les gens ordinaires n'apprécient pas l'architecture parce que l'architecture n'apprécie pas les gens ordinaires.

NDLR: l'auteur de ce texte n'a pas été identifié

que personne ne bouge

JOSETTE MICHAUD, ARCHITECTE

Texte pour une architecture enragée, inspiré par un récent appel d'offre de la corporation d'hébergement du Québec. Que personne ne bouge, que tout demeure en place, les structures, les paravents, les trompe-l'oeil, les acrobaties des gestionnaires de l'administration publique. Le Gouvernement du Québec ne ment pas. Il se contente d'alimenter la confusion en adoptant des politiques contradictoires qu'on pourrait, si elles étaient un tant soit peu poétiques, qualifier d'oxymorons. Le Gouvernement dans sa prévoyance songe maintenant à mettre au point l'hébergement nécessaire pour les baby boomers vieillissants.....

Je cite: *À mesure que la génération des baby boomers vieillira, les services et les établissements destinés aux aînés seront de plus en plus en demande.*¹

Cela amène le Gouvernement à développer de nouveaux concepts! Dans la présentation de son nouveau guide d'aménagement des CHSLD,² le Gouvernement, par la voix de la Corporation d'hébergement du Québec préconise une philosophie d'approche globale, orientée sur la création d'un réel milieu de vie afin d'améliorer autant la qualité de vie des résidents, que celle du personnel.....Le guide proposé serait, selon ses propres termes, non seulement un nouveau concept architectural, mais avant tout un nouveau mode de fonctionnement à l'intérieur des CHSLD.

Enfin une architecture messianique!

Architectes, à vos tables à dessin, à vos ordinateurs! Un nouveau programme vient de naître, entraînant dans son sillage la conception de douze nouveaux centres d'hébergement en quelques mois. Les neurones M.O.A.Q. entrent en action. Calmo! Calmo!..... C'est ici que se réveille l'oxymoron qui sommeille, dont je vous parlais tout à l'heure. L'objectif ultime d'efficacité, que seuls les fous sauraient mettre en doute, fait qu'il faut centraliser les décisions; agir - comme le disait si bien le fonctionnaire en fonction, aux quelques 120 architectes et ingénieurs entassés dans une salle qui n'aurait pas dû en recevoir plus de 80 - à la manière d'un développeur qui voudrait implanter simultanément douze centres d'achats dans douze municipalités différentes. Ne croyez pas que j'invente; j'étais là, j'ai entendu ça de mes deux oreilles. Ouvrons ici une parenthèse: Si j'ai bien apprécié la situation, l'assistance était plutôt mâle. Tout au plus étions nous trois ou quatre femmes à cette session d'information. C'est vrai que concevoir des centres d'hébergement c'est beaucoup trop sérieux pour qu'on puisse confier ça à des femmes; alors c'est sûrement une riche idée de trouver une manière de complexifier l'affaire et d'éliminer ainsi les candidatures féminines qui dirigent pour la plupart des agences de petite et de moyenne envergure, sous prétexte de faire des économies d'échelle...Mais revenons à nos centres d'achats, pardon à nos moutons, ... voire à nos clones...La stratégie consiste à faire développer quatre modèles: un petit, un moyen, un grand et un très grand, cela sous la gouverne d'un comité concepteur maître et à les répéter, avec quelques adaptations mineures, dans différentes villes de la «Belle province». Ainsi, ces contrats qui sont en eux-mêmes d'importance moyenne seront, grâce à l'oxymoron, vraisemblablement confiés à des firmes d'assez grande importance, et par voie de conséquence, la loi du «Qui a bu, boira» sera encore la meilleure, puisque l'appareil gouvernemental a tout pensé en terme de cinquantaine et de centaines de lits, multipliés par quatre, en termes d'économies d'échelle présumées, de centralisation des achats, d'autorité du gestionnaires de projet et que sais-je encore..... Où est passé le véritable milieu de vie, la meilleure qualité de vie, la terre promise du programme abrégé des travaux? Et la beauté des choses dans tout ça?..... Et l'intégration dans les villes et les villages?..... Et l'invention?..... Et la compassion?..... Pour la baby boomer que je suis, les mouirois à la chaîne c'est à vous donner le goût de partir maintenant. Mais.....il faut bien l'avouer, quand je regarde le complexe funéraire du mont Royal, le long de la Côte-des-Neiges, j'envie Jerry Rouf.

Quand le Québec comprendra-t-il qu'on n'édifie pas un pays en semant à tout vent des centres d'achats dans le paysage? Quand le Québec se rendra-t-il compte que les mots et les intentions ne peuvent tenir lieu et place d'architecture et que sa production de bâtisses n'est pas forcément architecturale?

¹ tiré du Programme abrégé des travaux pour la relocalisation et construction de douze CHSLD

² Centre d'hébergement et de soins de longue durée

COLLAGE : AFFLECK + DE LA RIVA

*une
rencontre
fortuite
entre un
néophyte
prolix et
un jeune
professionnel
morose*

SERGES GAGNON, PROFESSEUR, DÉPARTEMENT DE DESIGN DE L'UQAM

«Vous êtes architecte? Que ce métier doit être passionnant. Contribuer comme vous le faites en tant qu'intellectuel et en tant qu'artiste à l'édification du patrimoine culturel d'une société, n'est-ce pas là une mission extraordinaire? Une mission difficile mais enivrante qui exige plus que du talent. Pour pratiquer ce métier, il faut être favorisé par les dons, parfois par le génie. Ah! si vous saviez à quel point je vous envie. Mais vous rendez-vous compte de ce pouvoir exceptionnel qu'est le vôtre? Concevoir et réaliser un projet d'architecture, c'est accomplir un acte fondateur. C'est tirer du néant. C'est faire émerger du sol, là où il n'y avait rien auparavant, un univers nouveau, un ensemble inédit d'espaces et de formes dans lesquels des vies évolueront, se réaliseront. Vous n'auriez pas le complexe de Dieu par hasard? C'est une blague. Pardon? Ai-je bien entendu? Vous en avez marre. Mais marre de quoi? C'est bien vrai, vous éprouvez en ce moment même le besoin irrésistible d'expulser bruyamment l'air de vos poumons dans un cri déchirant? Mais pourquoi donc? Vous voulez ainsi exprimer avec toute l'exubérance dont sont capables vos cordes vocales les frustrations qui minent votre vie professionnelle. Mais je croyais... Ah! Bon. C'est aussi une façon d'évoquer les bons esprits, de solliciter leur aide afin qu'ils vous permettent de retrouver, malgré les manœuvres du Malin pour vous en empêcher, les forces qui vous ont quittées et l'espoir que vous avez perdu? Alors là vous m'étonnez. Que puis-je faire? Je ne suis ni psychologue, ni exorciste. Je n'ai aucune thérapie à vous proposer, aucun remède conjurant les mauvaises vibrations à vous administrer. Je suis confus. Par contre, je ne suis pas dépourvu. Je vous conseillerai donc de poursuivre votre idée première en y ajoutant une dimension nouvelle qui saura couper court à toute velléité de repli dans un mutisme opiniâtre et à toutes formes d'exaltation délirante. N'hésitez pas. Allez-y sans retenue. Poussez haut et fort ce cri libérateur et faites-en un leitmotiv : «Shanghai me voici!»

Une brève hésitation, et voici qu'un cri tonitruant jaillit des profondeurs de cette âme blessée. Je retiens mon souffle et récupère mon chapeau en même temps que mes esprits. «Ça va mieux? Oui? Permettez-moi alors de vous poser quelques questions. Mais je vous préviens, elles sont susceptibles de raviver certaines angoisses, pire, de rouvrir de vieilles blessures. N'hésitez donc pas, si la douleur devient insupportable, levez la main droite comme chez le dentiste. Est-ce que la transformation actuelle du marché de l'architecture constitue une menace pour la pratique professionnelle des architectes? Est-ce vrai que l'émergence de nouveaux métiers au sein des structures de planification et de production du cadre bâti mène à un changement radical des situations habituelles de travail dans ce domaine? En conséquence, doit-on penser qu'aujourd'hui certains savoirs et savoir-faire transmis et modifiés de génération d'architectes en génération d'architectes depuis des siècles sont délaissés, qu'ils tombent en désuétude? Tous ces phénomènes, y compris l'état actuel de la commande tant publique que privée, ne confortent-ils pas dans leurs propos tous les discours pessimistes sur l'avenir de l'architecture et des architectes?»

Une main droite se lève

«Je suis désolé de vous harceler ainsi, surtout en ce moment. Vous me semblez si livide. Est-ce l'effort qu'a exigé ce cri que vous avez transformé en une véritable incantation ou l'ignorance dont je fais preuve en vous posant de telles questions? Celles-ci, j'en conviens et m'en excuse, témoignent d'une vision des faits qui s'appuie davantage sur une observation empirique que sur des données scientifiques ou rationnelles. Je dirais même plus, elles ont un petit quelque chose qui rappelle ces pommes trop mûres tombant épars dans le verger des évidences. D'ailleurs, qui peut encore douter des changements profonds qu'entraîne aujourd'hui ce développement sans précédent des connaissances scientifiques et technologiques dans la plus part des champs disciplinaires correspondant à des pratiques professionnelles? Mais au-delà des quelques truismes qu'elles énoncent candidement, j'ai le sentiment que ces questions nous conduisent vers quelque chose d'autre, de plus fondamental. Il me semble, et je le dis ici sous toutes réserves, que l'enjeu véritable dépasse largement l'intérêt direct de l'architecture et des architectes, et davantage encore celui de l'organisation et de la division du travail dans ce secteur d'activités.

Voilà que des sourcils se froncent, qu'un regard devient interrogateur et qu'une parole échappée d'un souffle rauque trahit une humeur plutôt aigre. L'imminence d'une seconde crise pulmonaire me dicte un changement de ton. Cela s'impose d'urgence. Je dois faire moins léger, plus professeur. On échappe pas à son destin.

«Vous me voyez encore une fois désolé mais je crois qu'on ne peut considérer la conjoncture actuelle que d'un point de vue global. Parler des problèmes qui affligent aujourd'hui l'architecture et les architectes sans aborder la question de la formation et de l'enseignement, c'est orienter le débat sur les effets en négligeant une partie des causes. C'est aussi perpétuer cette idée que le monde de la recherche et de l'éducation est distinct, voire incompatible avec celui de la pratique professionnelle. Pourtant, s'il est une situation qui commande plus que jamais une réconciliation entre ces deux mondes, c'est bien celle que vous vivez en ce moment. À ce sujet, Michel Conan défend un point de vue intéressant. Il nous dit que: «L'architecture et les architectes ont tout à gagner à un développement des recherches qui reconnaîtraient la spécificité de leurs modes de pensée et la valeur du patrimoine culturel qu'il représente (...)»¹. Pour ne donner qu'un exemple, ces recherches permettraient, selon Conan, d'interroger autrement que sur la base d'inquiétudes frileuses ou encore d'émerveillements stupides le pouvoir formidable qu'exercent ces *machines de traitement des systèmes de signes* auprès de certains acteurs et prescripteurs du bâtiment. Un pouvoir potentiellement menaçant s'il légitime le développement d'outils servant à produire des simulacres de toutes les formes de la pensée. Cette éventualité n'est pas une vue de l'esprit, encore moins le script d'un scénario sur l'apocalypse. C'est pourquoi Conan nous invite à la vigilance en même temps qu'il nous incite à la réflexion. À propos de ces machines de traitement des systèmes de signes, il ajoute «Leur efficacité dans des domaines réductibles à une pensée

systemique risque de faire disparaître des formes culturelles vivantes articulant pensée discursive et des formes de la pensée non discursive (...) Au lieu d'assister à leur lente disparition, nous pourrions peut-être, si nous les maîtrisons mieux intellectuellement, élargir leur champ d'application et en particulier définir ce que pourraient être des machines de traitement des signes mises au service de processus créatifs contrôlés par la pensée humaine.»²

Vous l'aurez compris comme moi, les recherches auxquelles fait référence Michel Conan ne sont pas seulement de nature théorique. Elles visent plus large. Comme il le dit lui-même : «Les enjeux de telles recherches (...) touchent au plus profond l'un des problèmes d'éthique de nos sociétés : celui de la responsabilité collective des savants dans la conduite de politiques de développement scientifique qui aboutissent à l'expropriation croissante des hommes du champ de la production du sens par leur travail.»³

Ouf! quel effort de mémorisation, mais aussi quel opportunisme dans l'emploi de propos d'autrui, cités hors contexte. Je m'en excuse à qui de droit. Du coup, la honte me gagne. Quel manipulateur je fais. Je dois confesser ce détournement. Et puis tiens, si j'adoptais plutôt l'attitude anarchiste de Paul Feyerabend, mon philosophe préféré, et clamais comme lui «*Le seul principe qui n'entrave pas le progrès est : tout est bon*»... «*Le principe de la compatibilité (...) est déraisonnable*»... «*Pour un savoir libertaire, contre tout carcan méthodologique*»,⁴ et j'en passe des plus savoureuses. Il faut quand même admettre que la connaissance est une aventure. Une sorte d'errance où l'âme bien née découvre le parcours sinueux et les chemins de traverse qu'emprunte l'érudition dans sa traversée du... Ça va! Ça va! J'ai compris. Je m'arrête ici. Je ne cherche pas une rédemption mais un peut de réconfort, voilà tout.

«Vous dites? Où tout cela nous mène-t-il? Mais à l'enseignement voyons. Vous pensiez à quelque chose d'autre? Oubliez cette question, elle n'est pas pertinente. Elle risque même de nous embrouiller. Revenons plutôt, si vous le voulez bien, aux propos de Michel Conan (qu'il me pardonne cet autre écart). Lorsque celui-ci prétend qu'une reconnaissance «scientifique» de la spécificité des modes de pensée qui sont à l'œuvre en architecture représente un enjeu majeur pour la discipline et pour la profession, que suggère-t-il selon vous? Ne dites rien. N'épuisez pas les forces qui vous restent. Je vais répondre. Il suggère d'interroger, autrement que d'une manière empirique ou intuitive, la phase la moins élucidée du processus du projet d'architecture. Souvent tenue pour indicible, cette phase est pourtant celle qui distingue l'activité architecturale des autres activités participant à la production du cadre bâti. C'est aussi celle qui définit et précise la visée constructive de l'architecture, ainsi que le rôle dévolu à l'architecte dans nos sociétés modernes. Vous l'aurez deviné, cette phase, sans laquelle les édifices n'existeraient pas, c'est celle où s'élabore la conception architecturale. Un travail intellectuel d'invention et d'engendrement où sont à l'œuvre deux formes distinctes de la pensée, deux types d'opérateurs cognitifs : le figural et le discursif. Ce travail

qui donne naissance au projet à travers la représentation de formes et d'espaces architecturaux s'inscrit dans la culture comme pratique artistique. Il assigne ainsi à l'architecte un rôle de créateur. Étant donné qu'un projet d'architecture est toujours au service de finalités explicites, c'est-à-dire qu'il résulte pour une part essentielle d'intérêts qui s'expriment dans la société où il est réalisé, ce travail se définit aussi comme pratique éthique et assigne à l'architecte un rôle de partenaire social. En somme, ce que suggère Conan, c'est d'aborder l'architecture à la fois comme conduite à projet et comme pratique du projet. C'est aussi d'élucider et de rendre communicable la conception architecturale. À bien les considérer, ne croyez-vous pas que ces suggestions de nature épistémologique mériteraient d'être développées sous la forme d'objectifs pédagogiques? Plus explicitement, ne croyez-vous pas que l'apprentissage et la pratique du projet comme lieu d'invention et de réflexions critiques devraient constituer l'élément «central» de la formation du cycle d'études conduisant au diplôme d'architecte? Vous n'êtes pas obligé de me répondre maintenant. D'ailleurs quelqu'un a déjà répondu à cette question avant vous. Son nom? Armand Frémont. Sa profession? Recteur. Son pays d'origine? La France. Ses qualités? Inconnues. Mais tout cela a peu d'importance. Ce qu'il faut savoir du bonhomme, c'est qu'il fut mandaté à la fin des années soixante dix par un quelconque ministère, celui de la Culture et de l'Environnement - je crois, pour établir un bilan de la situation de l'enseignement de l'architecture en France. Or dans son rapport, A. Frémont dégage principalement deux recommandations qui seront à l'origine de la réforme qui a conduit à la naissance des U.P.A.: «*Tout d'abord, la nécessité de rapprocher l'enseignement de l'architecture de celui de l'Université (...) de recentrer l'enseignement sur l'architecture elle-même et sur le projet.*»⁵ Depuis la publication des actes du Séminaire de Bordeaux (1993) sur les pédagogies du projet architectural et de nombreux autres ouvrages traitant des enjeux de cette réforme, nous savons que les écoles d'architecture de l'Hexagone ne se sont pas privées de critiquer certaines conclusions du rapport Frémont et d'y apporter toutes sortes de variations. Malgré tout, les recommandations essentielles du recteur restent intactes. Elles jouissent toujours d'une adhésion quasi générale, car elles ont le mérite de préciser le niveau et l'objet de la formation à l'architecture, ainsi que la nature des moyens pédagogiques permettant de réaliser cette formation.

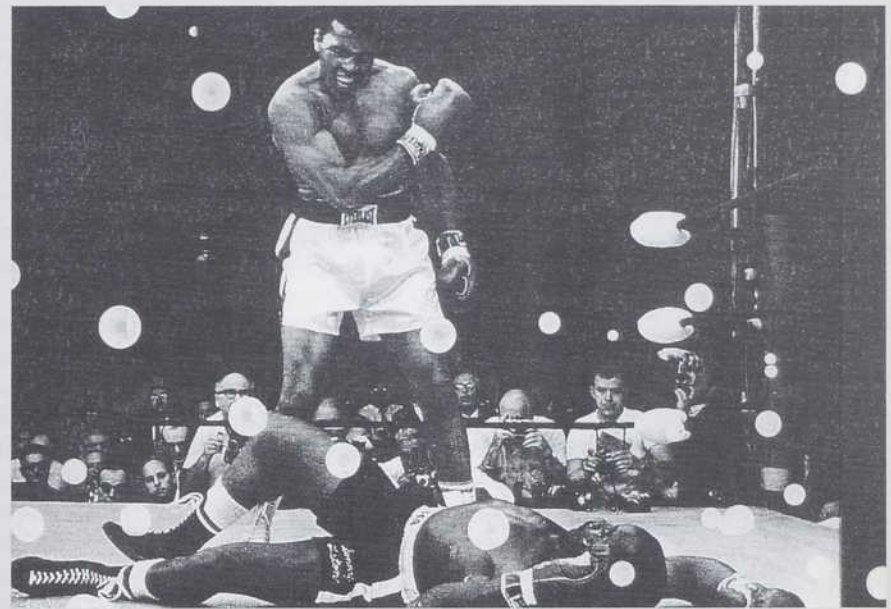
«Vous me semblez perplexe? Vous cherchez l'argument? Soit! Je vais tenter de le déployer dans cette courte synthèse qui réunit en une même proposition les allégations citées plus haut. Si les programmes de formation à l'architecture recentrent l'enseignement sur l'architecture elle-même et sur le projet, c'est qu'ils se situent d'emblée du côté de l'élaboration conceptuelle, de la conception architecturale. Ne visent-ils pas ainsi à définir un profil, celui du concepteur/projeteur? Si on y convoque et met à l'épreuve des connaissances, des habiletés et des aptitudes particulières qui servent à comprendre mais aussi à résoudre par la démarche du projet des problèmes que soulèvent la transformation des formes de l'espace et l'élaboration de formes dans l'espace, ces programmes ne

visent-ils pas, cette fois-ci, l'acquisition d'une expertise, celle de l'édification? Enfin, parce qu'un projet d'architecture est porté par une idée qui n'est pas d'abord engendrée par le déterminisme des contraintes mais par des choix, des intentions, des décisions, des engagements et des opinions se nourrissant aussi bien de modèles que de conduites inscrits dans la culture et dans les pratiques sociales, les programmes de formation à l'architecture ne se définissent-ils pas comme le lieu privilégié de réflexion sur la dimension éthique de la profession dont ils se portent garants?

«Ce ne sont là que de simples suppositions. Des hypothèses bricolées par un néophyte curieux qui se demande pourquoi certaines écoles et même certains organismes (mécanismes) de contrôle semblent plus enclins à hybrider qu'à consolider le territoire de l'architecture et le domaine de compétence des architectes. Pourquoi cherchent-ils, en apparence du moins, à faire du concepteur/projeteur une sorte de couteau «scout», un «renaissant» de l'ère ISO : une moitié d'avocat, un tiers de gestionnaire d'agence et de projet, un quart d'ingénieur de systèmes experts et de contrôleur de la qualité, un huitième de spécialiste de la validation, accessoirement un constructeur et si on en a le temps, pourquoi pas, un architecte.

«Vous savez, il s'en trouvera toujours un ou une qui saura disserter avec plus ou moins d'intelligence sur les valeurs intrinsèques et l'importance historique de tel ou tel édifice; il s'en trouvera toujours un ou une qui maîtrisera plus que d'autres les nombreuses contingences de sa profession; il s'en trouvera toujours un ou une qui cherchera dans les manipulations virtuelles un lieu d'exploration et de découverte ou encore une façon, aujourd'hui admise, de se mettre à l'écart de tout débat, d'échapper à l'effort de réflexion sur les mots et les choses. Mais le problème n'est pas là. L'enjeu est ailleurs. Comme le souligne Michel Conan, ce n'est pas l'architecture en tant qu'objet construit, en tant que service professionnel susceptible de poursuites légales ou encore en tant qu'image numérique qui est menacée, mais plutôt l'architecture comme discipline, comme engagement éthique, comme mode de pensée et comme projet. Et c'est de cette architecture que doit s'occuper l'enseignement. La tâche n'est pas simple. Les méthodes pédagogiques, les outils didactiques et les programmes eux-mêmes restent à définir, sinon à éduquer. Mais les objectifs sont clairs. Enfin, ils sont clairs pour peu qu'on veuille bien reconnaître que la formation à l'architecture n'a pas pour mission de répondre aux angoisses croissantes d'une association professionnelle qui ne sait plus trop où donner de la tête, ni de satisfaire l'appétit d'un marché fébrile qui ne sait plus trop quoi ou qui manger.

Tiens, un sourire. Mais qu'ai-je dit de si amusant? Ma foi rien. Tout cela est même très inquiétant: le marché de la construction bat de l'aile; les décideurs ne décident plus rien, ils coupent ou vaquent à d'autres occupations; les technologues ratatinent leurs plans (rarement une coupe) en toute impunité - on les encourage même à le faire; la loi sur les architectes souffre plus que jamais de l'absence d'une politique de l'architecture; des architectes de talent renoncent; d'autres peignent pour la troisième fois cette



Cassius Clay, Sonny Liston, 1962

COLLAGE : AFFLECK + DE LA RIVA

année les murs de leur bureau; d'autres encore perdent leur bureau; finalement, la seule revue d'architecture du Québec fait des cures d'amaigrissement et n'est plus lue que par un petit groupe d'irréductibles.

Et ce sourire qui reste figé sur les lèvres. Ce sourire qui ne disparaît pas, qui semble même s'épanouir. C'est à mon tour de broyer du noir. Certes, je ne suis pas architecte : Dieu n'a pas voulu que je souffre. N'empêche que la solidarité est une valeur qui m'habite. Et si j'osais? Non. Ce n'est plus de mon âge. Bah! Je peux bien joindre ma voix à celles de tous ces jeunes et moins jeunes déprimés, discrètement, sans attirer l'attention. Alors!

«Shanghai nous voici!»

Voilà que je me remets à tousser.

Merci Jean-Louis et bon anniversaire, le tien, bien sûr, mais aussi celui de cette revue dont tu as été l'un des fondateurs héroïques.

NOTES

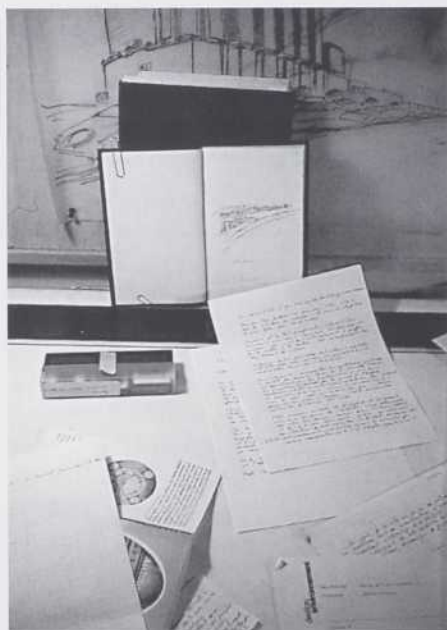
1. Michel Conan, *Concevoir un projet d'architecture*, L'Harmattan, Paris, 1990, p.9.
P.S. Si quelqu'un parvenait à identifier le sujet du verbe «représente» à la fin de cette citation, ce quelqu'un serait gentil ou gentille, c'est selon, de m'en aviser. J'ai tout essayé. Le jeu des incidentes et des substitutions. Rien ne fonctionne. J'ai peut-être le cerveau fatigué, qui sait?
2. *id.*
3. *id.*
4. Paul Feyerabend, *Contre la méthode*, Seuil/science ouverte, Paris, 1979.
5. Enseigner le projet d'architecture, Actes du Séminaire de Bordeaux, 1 et 2 Avril 1993, France, Direction de l'architecture et de l'urbanisme, Ministère de l'équipement, des transports et du Tourisme.

Allégorie

À l'ampleur des enjeux qui nous sont proposés dans cette livraison ARQ, on dirait que les 7 plaies d'Égypte nous frappent, que le feu du ciel nous terrasse et que le déluge nous charrie, que la terre tremble et s'ouvre sous nos pieds et que les tables de Moïse que nous avons décidées de transporter, nous entraînent vers le fond!

C'est génial, cette thérapie hallucinante et collective. Tout peut revivre d'une volonté de rien... de rien du tout.

Dans ce nouvel environnement, bon pour encore 4,500,000,000 d'années, où flottent les débris, je rencontre un type qui me dit: «Fais-moi une maison, je te logerai!»



Allégorie, légende, fable, idée, utopie, rêve, projet.

Légendes

Dans le contexte de ce «Architectes sans architecture» j'ai jugé à propos de publier le texte que j'ai affiché lors de l'exposition «FONDATION» tenue au Centre Canadien d'Architecture à l'été '96. Ici, l'opportunité m'est donnée de poursuivre cette réflexion et de la partager.

FONDATION pour insister sur le langage architectural comme fondement à l'édification d'une culture de l'espace qui est la nôtre et ce, d'autant plus que l'état actuel des choses tend à nous éloigner du rapport intime liant substance et apparence.

L'histoire des architectes est devenue plus importante que l'histoire des architectures. En effet, les

architectes sont sortis de l'ombre avec la médiatisation de l'architecture. Un traitement hautement vitaminé, nous accompagnant et nous appuyant depuis près de trente ans dans la création des courants «post» et «néo» que nous avons illustrés sous toutes les formes imaginables. Un appui venant de la presse écrite qui a joué un rôle important dans la reconnaissance de l'architecture, valorisant l'architecte et son oeuvre et aidant à réaliser un milieu, un vedettariat que nous avons apprécié. C'est l'Amérique, c'est l'Occident, c'est l'Orient, c'est nous!

Qui n'a pas prononcé les noms des Venturi, Johnson, Graves, Stern, Moore, Sterling, Rossi, Krier, Bofill, Portzamparc, Perrault, Botta, Nouvel, Foster, Koolhaas, Isozaki, Takamatsu, Ando... sans rêver à cette immense pyramide où l'on trouverait son nom inscrit, même en petit, sur bloc, même quelque part à droite du centre ou ailleurs, sous un autre, près de la base.

Trente années d'un effort de diffusion-culturalisation soutenu où les architectes ont démontré une forme de solidarité que nous avons crue vitale au statut de l'architecture, dans une société résolument tournée vers la consommation. La création de cette pyramide «Amway» de l'architecture était importante et nous aurions probablement tort de ne pas lui reconnaître sa valeur propre et les bénéfices collectifs qu'elle a entraînés.

Mais, si autrefois les apprentis parlaient aux maîtres et qu'aujourd'hui les maîtres sont tenus muets sous les couvertures des revues d'architecture, quels moyens alors avons-nous pour comprendre leur influence et ainsi passer de l'apprentissage à la maîtrise d'un langage.

Une fois nos étagères bien garnies, nos mémoires saturées d'images, le doute ne se réinstalle-t-il pas alors que les poussières de cette lumière médiatique se déposent sur nos planches tapissées d'architecture imprimée en quatre couleurs?

Une fois nos désirs assouvis et nos corps rompus au labeur du métier, la solitude ne réapparaît-elle pas, alors que le poids de cette lumière s'enfonce dans la surface qui chatoie?

FONDATION pour sonder l'espérance de vie du métier.

Fable

Sonder l'espérance de vie du métier, nous sommes au plein coeur de cette question.

Nous avons les villes que nous sommes!

Une société fondée sur deux principes: la tolérance et la liberté d'expression, desquels émergent et prennent forme les compromis et les ententes qui donneront lieu aux villes que nous avons: des paysages d'apparence et de substance.

C'est parfait (me dit ma petite voix) on a des deux!

Mais en cela, qu'avons-nous ici qui puisse nous rassurer et nous dégager ainsi du questionnement sur la nature et la qualité du rapport qui lie apparence et substance?

Nous avons les villes que nous sommes!

C'est donc dire que ce n'est plus ni sur l'architecture ni sur aucun autre métier qu'il faut travailler maintenant, c'est sur soi.

C'est vrai qu'il faut se battre pour gagner sa croûte. C'est vrai que quelqu'un le fera si je ne le fais pas. C'est vrai qu'on me demande de signer là. C'est vrai que c'est une question de vitesse. C'est vrai la globalisation, les plans d'affaires, les marchés extérieurs, les réseaux, la performance, l'efficacité. C'est vrai que l'architecture et les autres sont devenus des marchandises!

Mais qu'à cela ne tienne, il faut travailler sur soi. Que la vitesse attende! Profondément attachées à cette éthique, les apparences ne trompent plus. Nous aurons les villes que nous serons!

Idée ou faire-savoir et savoir-faire

Revenir sur les métiers, nous sommes au plein coeur de cette question.

Que la vitesse attende encore!

Que l'on nous invite à considérer cette machine qui, semble-t-il, nous entraîne et qu'à laquelle s'adapter signifierait qu'elle nous sauve, est un appel dérisoire. C'est faire valoir la fuite en avant. C'est faire valoir l'accélération d'un processus jugé nécessaire bien que dangereux. C'est proposer d'accompagner une évolution que l'on ne peut contrôler. C'est presque replonger dans le déterminisme! Pire, c'est «flirter» avec le fatalisme.

Comment ces doctrines auraient-elles pu remonter jusqu'à nous? C'est dire que l'on ne sait plus trop quels sont les réels enjeux. C'est dire que l'on a perdu de vue l'ordre et l'échelle des choses.

Et ce, au point où l'on ne saurait avouer la quantité de béton coulé en réponse à cette fuite en avant; au point où l'on ne saurait avouer le nombre de mariages d'affaires de raison, consommés au nom de cette fuite; au point où l'on ne saurait avouer les sommes d'argent dépensées par les «lobbies» nourriciers de cette fuite; au point où l'on ne saurait avouer la masse de talent que nous y avons englouti. Halte! que la vitesse s'étouffe!

Utopie

Aujourd'hui, la priorité n'est pas de définir une nouvelle expression (du design, de l'architecture, du paysage et de l'urbanisme) qui refléterait les nouvelles règles du jeu de l'économie.

Si, dans nos métiers, nous nous soustrayons à cette cause, c'est que nous ne tenons plus à la valeur de la démarche d'enracinement du projet, ni à la constitution d'artefacts culturels solidement ancrés, mais plutôt à la satisfaction sécurisante qu'apporte le produit d'une commande.

Si, dans nos métiers, nous garantissons le résultat plus que la pensée, ne soyons pas surpris qu'on nous demande de livrer la marchandise!

Mythes

Alors, qu'y a-t-il dans ce texte durement acquis, au prix d'innombrables heures grillées à ma table, à la poursuite de la raison? Une évidence poignante me traverse l'esprit. Tout cela a déjà été dit, écrit, entendu, lu et vécu!

Survivre à ce choc! Mon instinct me sauve!

Il est réconfortant de penser que chacun, à notre manière, nous passons par le chemin des autres, construisant dans notre langage la distance nécessaire pour saisir le temps qui, pour chacun, nous est spécifique, y découvrant ce dont nous sommes solidaires.

Je retourne à ma table, j'y avais laissé un travail en plan, une allégorie, une légende, une fable, une idée, une utopie, un rêve enchanteur, un projet et... un petit rien du tout.

arq longa, vita brevis

PHILIPPE LUPIEN, PRIX DE ROME

«On reconstruit toujours le monument à sa manière, c'est déjà *beaucoup* de n'utiliser que des pierres authentiques»
Marguerite Yourcenar, Les mémoires d'Hadrien

Cent numéros d'ARQ, cent pierres, un monument! Vu de Rome où s'écrivent ces mots après 450 jours de bel exil, l'événement a ses résonances, après tout, la ville qu'on voudrait éternelle fête le 2 750 ième anniversaire de sa fondation mythique le 20 avril dernier et s'appête à fêter les 2000 ans du christianisme, dans un peu moins de deux ans, l'heure semble donc à l'introspection.

Coïncidence des regards posés sur le temps écoulé? Pas tout à fait. Depuis que le légendaire Romulus, fondant Rome en 753 av.J-C s'est réclamé de la descendance d'Énée, le héros Troyen, tout projet à Rome passe par le souvenir. Dans une capitale où les grues sont absentes, on remarque pourtant des centaines d'échafaudages. S'y affairent les ravaieurs de façades occupés à faire disparaître la seule marque temporelle bien réelle: celle du vieillissement sous la bannière presqu'ironique de Roma per Roma, Rome pour Rome. Ville musée par excellence, l'avenir ne s'y envisage qu'à travers la construction d'un passé. À cette image, j'aimerais associer cette anecdote d'un échange tenu entre archéologues entendu quelques jours avant de vous écrire et qui constitue en quelques sortes mon instantané de Rome. Devant la nécessité de restaurer les jardins d'une villa de Monté Pincio, des excavations au pied d'un tumulus permirent à des archéologues de mettre à jour les restes d'un temple. Or, plus que la présence du temple elle-même l'intérêt que la découverte a suscité, relève de l'hypothèse que ce serait là le temple de la déesse Fortune dont Andrea Palladio aurait fait le relevé précédant la réalisation de la célèbre villa rotonda de Vincenza et qui avaient jusqu'ici été attribués au temple de Fortuna de Palestrina. La séquence historique traditionnelle acceptée en serait bouleversée. Palladio aurait fait fléchir le cours de l'histoire architecturale occidentale en idéalisant la forme d'un temple que les romains du IIème siècle de notre ère avaient construit et qui serait par conséquent lui-même une interprétation de celui que leurs ancêtres avaient reconstruit à Palestrina en 80 av J-C sur les restes du temple étrusque original. Inutilisable pour les chrétiens, le temple de Pincio serait à son tour tombé dans l'oubli et devenu par la suite colline de ruines couverte de végétation, il aurait été modelé en un monticule imitant une tombe étrusque (ironie du sort) surmonté d'un belvédère Palladien (double ironie du sort) dans une composition romantique du XVIIIème siècle. Après deux semaines de débats, les ouvriers purent reprendre les travaux de plantation, l'histoire de l'histoire venait à nouveau d'être réécrite.

Ainsi s'achève cette carte postale romaine, ARQ longa, vita brevis.

ARCHITECTURE IS THE MOTHER OF THE ARTS



photo: Bill Owens, 1969

Les mères se portent garant des valeurs dans la société, une tâche qui n'est pas rémunérée

COLLAGE : AFFLECK + DE LA RIVA

PRATIQUE EN EMERGENCE

vues de nulle part : «jusqu'ici tout va bien... »

JEAN BEAUDOIN

«C'est l'histoire d'un homme qui tombe d'un immeuble de 50 étages. Le mec, au fur et à mesure de sa chute, il se répète sans cesse pour se rassurer :

« Jusqu'ici tout va bien... , Jusqu'ici tout va bien... ,Jusqu'ici tout va bien... »

Mais l'important c'est pas la chute... c'est l'atterrissage.

- Introduction du film LA HAINE de Mathieu Kassovitz. En image, un cocktail Molotov tombe vers la Terre pour s'y fracasser en milles éclats enflammés.

Ce pourrait être le fantôme conceptuel que Tschumi repousse par la fenêtre du cinquantième étage d'un projet construit. Ce pourrait être l'architecte sans architecture filant vers un territoire qui sera son dernier chantier. Ce pourrait être l'architecture - enfin ce qu'elle représente avec ou sans architecte - qui est vouée à l'éclatement.

La chute est pour le pessimiste synonyme d'échec.

Mais c'est aussi la chute libre. La conséquence d'un geste réfléchi. « To really appreciate architecture, you may even need to commit murder » (B. Tschumi).

L'atterrissage est pour le pessimiste la mort de l'architecte. C'est aussi un brusque changement d'état. La

bouteille qui vole en éclat. L'architecture qui change. Une conclusion que certains redoutent... et que d'autres espèrent.

Je n'ai pas connu le moment où on avait la bouteille bien en main. Je constate que je tombe. Je subis la chute avec les architectes nostalgiques et les stagiaires angoissés qui les écoutent. Mais je tombe aussi par choix. J'apprécie la chute avec les architectes qui veulent être autre chose et les stagiaires qui doivent être autre chose pour devenir architectes.

Ce contexte de transition est donc mon milieu de travail. Un environnement où les normes d'avant ne tiennent plus et où les principes d'après ne sont pas encore établis. Sans normes, sans client la plus part du temps, sans protocole, sans territoire de pratique. Mes vues ne sont ni d'ici, ni d'ailleurs. Elles sont là. Entre les lieux nommés. Elles sont ici. Dans l'espace d'un seuil. Des vues de Nulle part. Je suis praticien de la chute... libre. et jusqu'ici tout va bien.

Saut dans le vide

1987. Passion pour une fille d'architecte. La fille me quittera pour devenir architecte. Ma passion deviendra l'architecture. Architecture sans l'Architecte. Entre deux passions, le saut dans le vide pour combler le vide. 50ième étage : « Jusqu'ici tout va bien. »



Dé-formation : les architectes du trait d'union

Entre autres, mon exemple... Entre l'ingénieur et l'architecte, une formation double qui place en conflit d'intérêt. Une double profession qui peut entraîner la ruine si l'on se risque sur le territoire du bâti. L'ingénieur établit l'objectif, identifie les prémisses et isole les paramètres. L'architecte introduit le paramètre perturbateur, provoque des relations, recherche l'évidence de l'arbitraire.

Traditionnellement, Le premier ne se fait pas expliquer les visions du second parce qu'elles sont irrationnelles. Le second voudrait prétendre être le premier sans se soumettre à l'ennui du rationnel.

Entre les deux, un processus de création

hybride... qui s'enseigne entre les classes, entre les facultés. Je suis ingénieur-architecte. Je ne crois pas à l'architecte pur. Je crois aux architectes qui pratiquent entre les pratiques. Je ne crois pas aux champs de pratique. Je crois aux seuils de pratique. 48ième étage : « Jusqu'ici tout va bien. »

Statut : stagiaire

Entre l'université et la pratique, le stagiaire n'a plus le statut d'étudiant. Le stagiaire n'a pas la stature du professionnel. Il est placé de fait sur un *no man's land*. Il y est pour un temps. Ces objectifs sont la survie financière et la quête de notoriété. Il y a les stages traditionnels où l'on se place sous les ailes des Doyens qui ont construit ou de celles des jeunes - ils ne sont plus vraiment jeunes - qui concourent. Il y a les stages non-reconnus flirtant avec la lucrative pratique illégale de l'architecture ou avec les fantasmes des concours d'idées. Les premiers donnent accès à la Pratique. Les seconds sont la pratique du construit et de la médiatisation.

Entre les deux, je suis un nomade en formation et de formation nomade... je pratique sans appartenance... mais pas officiellement, du moins jusqu'à nouvel Ordre. 42ième étage : « Jusqu'ici tout va bien ...»

Mode d'insertion : les concours

En France, il y a 1000 concours de projets par année.

Sur internet, aujourd'hui 24 octobre, on compte 17 concours d'idées. Au Québec, la procédure s'installe. En deux ans, j'ai participé à la conception d'ensembles de logements à Paris et Barcelone, une École d'Administration Publique à Québec, un centre d'interprétation à Québec, un musée et une salle d'opéra à La Havane, deux musées au Sénégal... Et les projets en cours compte entre autres : un centre d'étude à Barcelone, un palais de Justice en Afrique du Sud et une étude urbaine à Kyoto. J'habite ici à Montréal, où il n'y a pas de concours ouvert. Il y a eu le concours d'idées Seuil / Place de l'architecture. Le site était entre les choses. Je n'étais pas éligible. Ce sont des gens d'ailleurs qui ont gagné.

Lors de la commande directe de « contact », on choisit l'architecte sans l'architecture. Lors de la commande directe éclair-

ée on choisit l'architecte pour le potentiel de son architecture. Lors du concours, on choisit le potentiel de l'architecture.

Entre la rêverie de l'architecte autistique et la technicité de l'espace construit,

Entre le projet de l'architecte et le projet de société, il y a le concours d'architecture. Il y a des terrains de golf public. Il y a des concours ouverts ailleurs qu'à Montréal. Je préfère les concours au golf.

Je pratique ailleurs. 36ième étage : « Jusqu'ici tout va bien ...». Réalisation : aucune. 27ième étage : « Jusqu'ici tout va bien ...»

Terrain vague : l'architecture médiatique québécoise

Une évidence. Certaines oeuvres trouvent une pérennité dans les médias sans même être construites. Le ZKM (Karlushe) de Koolhaas est connu mondialement... l'oeuvre construite du ZKM a été inaugurée en octobre. Le saviez-vous ? Au Québec, les oeuvres ne sont pérennes que si elles sont construites. Pas de média qui peut se permettre d'être exhaustif, pas d'idées transmises, pas de traces d'architectures éphémères, pas de traces des « finalistes de concours ».

Un fait. En cet ère des communications et des médias, le nombre de « visiteurs » d'un bâtiment par l'entremise des médias imprimés, de la télévision et de l'internet est assurément plus important que le nombre de critiques ayant expérimentés un bâtiment construit. Au Québec, on attribuent même des prix d'excellence à des projets que le jury ne visite pas si ce n'est par dossier interposé.

Une statistique. Hanganu a 2 projets sur internet. Dupuis Le Tourneux en a 2. Big City en a 1. Saucier+Perrotte en a 1. Le musée et la salle d'opéra de la Havane de Beaudoin/La Brie/Leblanc (who ?) est construit à www.frank.org. Nombre de réalisations égal ? Sûrement pas. Sur le Net ? Hmmm.

Une anecdote. Une semaine d'octobre sur la liste de discussion DESIGN-L (400 habitants): questionnements ludiques sur l'architecte représentant avec le plus de passion notre époque.

Mais quel territoire de notre époque ? Un québécois lance une liste d'architectes dont le champ de pratique est tout autant médiatique que construit : Jean Nouvel, Rem Koolhaas, Herzog / de Meuron, Francis Soler... et le québécois d'ajouter « in Québec, there is also Big City, Saucier+Perrotte and Dupuis Le Tourneux but due to extremely little

mediatic presence, I can't incorporate them in the discussion universe of the internet ». Et, soudain, un message d'ailleurs : « The mediatic field of the internet, where there is no information hierarchy, is for the mediatic unknowns... What is Quebec Architecture ? »

Les critiques de l'université disaient « pas de dessin exprimant l'idée, pas d'idée ». Architectes québécois sans Architecture ? Sur le Net, c'est une statistique, un fait et une évidence... qui fait que l'architecture québécoise y est une anecdote.

Le projet de l'archivage et la diffusion de l'architecture non construite, incluant la recherche et les projets de papier, doit être implanté. Le projet de diffusion dans les médias imprimés doit être consolidé. Le projet de diffusion dans les médias électronique doit être amorcé.

Ce chantier médiatique est donc ouvert. Ces interfaces entre la société et l'architecture sont des territoires de pratique. Ce champ de pratique n'est pas saturé au Québec. C'est aussi un projet d'architecture. 15ième étage : « Jusqu'ici tout va bien ...»

Le no man's land ou le territoire de l'architecture

Mon point de vue n'est ni celui de l'architecte ni celui du non-architecte. Il n'est ni d'ici ni d'ailleurs. Il concerne autant l'idée que le bâti qu'elle génère. Je suis au seuil de la pratique. Je pratique ici... ailleurs. Je pratique l'interface. 9ième étage : « Jusqu'ici tout va bien ...»

Peut-être qu'un jour, c'est la bouteille du pessimiste qui touchera le sol. On arrivera à la limite de l'entre-deux, la fin de la chute. On quittera le *no man's land*.

On s'exilera de ce territoire où l'architecte définit son architecture. Peut-être qu'un jour, on cantonnera l'architecte à la construction, Pour l'architecture sans architecte. Peut-être qu'un jour, on fera de l'architecte un artiste sans permis de construire, Pour l'architecte sans architecture. On aura les deux pieds sur terre.

3ième étage : « Jusqu'ici tout va bien ...»

Peut-être qu'un jour, sûrement qu'un jour, c'est la bouteille des idéalistes qui touchera le sol, on réalisera alors que l'architecture de l'architecte est sans territoire. Que l'architecte

n'est ni exilé, ni incarcéré. Que l'architecture ne peut conquérir ou être envahie. Que l'architecture est là. Dans la chute. Qu'elle habite l'architecte et la société l'habite. Pas le choix. Pas de choix. En chute... libre.

J'en suis là, je suis là, les deux pieds sur la frontière. À rêver d'une Architecture de cent architectes. À rêver d'être architecte de cent architectures. À pratiquer la chute libre... Entre le saut et l'atterrissage. « N'est-ce pas cela l'espace, ce qui fait lien ? » écrit Henri Gaudin dans *Seuil et d'ailleurs*.

1ier étage : « Jusqu'ici tout va bien ...».

ANNE GORMIER, ARCHITECTE, ATELIER BIG CITY

Où est le projet? (où est Charlie?)

Les mètres carrés comptabilisés, les honoraires des professionnels négociés, le budget balancé, l'accord des relations fonctionnelles justifié, la performance des systèmes et des assemblages vérifiée, une fois l'ensemble sanctionné, par les autorités municipales, culturelles, patrimoniales, où est le projet?

Lu récemment dans un appel d'offres pour la relocalisation et construction de douze Centres d'hébergement et de soins de longue durée (CHSLD) privés-conventionnés, émis par la Corporation d'Hébergement du Québec: «Le nouveau guide d'aménagement s'inscrit dans le cadre des orientations actuelles du Ministère, en préconisant une philosophie d'approche globale orientée sur la création d'un réel milieu de vie, ceci afin d'améliorer autant la qualité de vie des résidents que celle du personnel oeuvrant en centres d'hébergement et de soins de longue durée.» Enthousiasmant!

«La Corporation d'hébergement du Québec entreprend le projet de construction de douze (12) CHSLD à être livrés avant le mois d'avril 1999. [...] Le projet est divisé en quatre blocs regroupant les CHSLD en fonction de leur capacité. [...] Les firmes de professionnels qui se verront attribuer un de ces blocs auront à concevoir un prototype pouvant être réutilisé aisément sur chacun des sites.»

Développement d'un prototype ... intéressant, l'étude et le développement d'une typologie appropriée pour la réalisation de CHSLD, programme qui s'apparente au logement, à l'hôtellerie, à la clinique, requiert un travail de fond qui permettra par la suite d'élaborer des projets spécifiques adaptés à des conditions particulières (contexte, environnement, exigences singulières), mais, qu'entend-on par ré-utilisation?

«Réutilisation des plans: Concernant les spécialités architecture, mécanique-électricité et génie civil de bâtiment, pour chaque utilisation de plans en sus de la première construction, le requérant des services versera à la firme les honoraires suivants établis en vertu des dispositions de l'article 28 du décret 2402-84 (architecte) ou de l'article 27 du décret 1235-87 (ingénieur).

| | Architecte | Ingénieur |
|----------------------------|------------|-----------|
| ■ Première utilisation ... | 20% | 15% |
| ■ Seconde | 16% | 12% |
| ■ Troisième | 12% | 9% |
| ■ Autres | 8% | 6% |

Les prototypes seront-ils à ce point affinés, adaptables et pertinents et leurs implantations à ce point similaires que leur répétition sans presque aucune modification (à ce prix-là) relève de l'évidence? «Le projet sera réalisé selon un mode de gérance de projet et de construction avec échéancier de réalisation accéléré. Un seul gérant (firme) prendra charge de l'ensemble du projet de construction des douze (12) CHSLD.» [...] «Le gérant n'a aucun lien contractuel avec les professionnels, les entrepreneurs et les fournisseurs, mais il gère l'exécution de leurs contrats et coordonne leurs activités.» [...] «Le gérant de projet de construction sera engagé en même temps que les professionnels. Dès son engagement, il prendra charge de ces

derniers et conseillera le propriétaire sur les aspects reliés à la conception, aux plans et devis et à la construction, de manière à faciliter la réalisation du projet [...] Le mandat du gérant, sans s'y limiter, se caractérise principalement comme suit:

- Le gérant travaillera exclusivement pour le propriétaire.
- Le gérant coordonnera la conception. [...]

Le gérant de projet peut-il être l'architecte? Quel est le mandat de l'architecte?

«Les professionnels assureront la conception et les services durant la construction. Ils devront collaborer sous l'autorité du gérant pour assurer que le projet soit réalisé en respectant le programme, le budget et l'échéancier convenus.»

Qui est maître d'ouvrage? qui maîtrise l'oeuvre? «Dans ce projet visant à construire simultanément douze (12) CHSLD, la Corporation d'hébergement du Québec cherche à optimiser au maximum les économies d'échelle reliées à la fourniture des matériaux et des systèmes à être intégrés aux immeubles à construire. La CHQ entend retirer des avantages en termes de temps et de coûts d'exécution en uniformisant les méthodes de construction.» Voilà le projet!

Le concours d'architecture, espoirs et doléances

Le concours n'est pas la panacée. Le concours n'est pas le seul moyen de développer un projet. Cependant, l'objet du concours est, a priori, clairement le projet d'architecture. Un concours typique comprend: programme, projets et jugement. Un bon concours doit comprendre un bon programme et un bon jury. Il doit être orchestré par un conseiller professionnel éclairé. Le concours oblige celui qui passe la commande et ceux qui y répondent à préciser le projet. Le premier par un programme clair, les seconds par la présentation d'une proposition articulée. Reste au jury l'évaluation de la pertinence des propositions tenant compte tant des propositions formelles que de leur faisabilité, et le choix du meilleur projet. La valeur d'un concours est tributaire de son jury. Un jury doit être en mesure d'évaluer un projet d'architecture avant qu'il ne soit construit, de comprendre l'espace décrit sans y être et d'éviter le piège de la séduction de l'image. Cela requiert un certain entraînement. De plus un jury doit être capable d'exposer clairement son évaluation des projets présentés et son choix, exercice difficile mais essentiel. Le processus du concours met en évidence l'importance du travail de conception qui, parce que difficilement quantifiable et explicable autrement que par son résultat, est dans la pratique souvent bâclé.

Par ailleurs, le concours est pour plusieurs, une voie d'accès inespérée à la commande publique, un forme de démocratisation de la commande qui se fonde sur la validité d'un projet proposé plutôt que sur le nombre de mètres carrés déjà réalisés (la qualité des mètres carrés construits n'étant pas obligatoirement considérée) combiné, dans le pire des cas, (car l'expérience qu'on acquiert après quatre années d'études, trois années de stage et une semaine d'examen n'est pas négligeable) à la valeur des honoraires demandés. Il y a très peu de concours d'architecture au Québec, si peu (deux ou trois par année, contre, par

exemple, 1 000 en France), qu'à moins d'y être opposé, on ose à peine les critiquer, en critiquer le processus, le résultat. Il faudrait:

- ouvrir les concours au plus grand nombre tout en balisant l'effort demandé;
- éviter de lancer à nouveau un concours en pleine période de «vacances de la construction» à moins de vouloir réduire au minimum la quantité d'offres de services (11 offres seulement au concours des Archives nationales contre plus de 50 propositions graphiques au concours de Place Royale!);
- définir clairement le mandat des commissions techniques appelées à évaluer les projets soumis;
- lorsqu'une présentation orale des projets est prévue, transmettre aux concurrents l'évaluation technique de leur projet pour qu'ils puissent clarifier les questions soulevées par leur proposition;
- dans tous les cas rendre public un rapport du jury expliquant l'évaluation des projets et la décision du jury.

Un concours national pour la Grande Bibliothèque

Des trop rares concours qui se sont tenus au cours des dernières années au Québec, celui de la Grande Bibliothèque est sans doute le plus publicisé, le plus attendu. Il laisse espérer un projet majeur où la réflexion sur l'architecture doit exister. Dans le contexte de la démarche qu'a entreprise le ministère de la Culture et des Communications pour établir une politique de concours, ce mode d'attribution de la commande publique s'imposait.

Pour permettre à ce concours de jouer un rôle phare et stimuler une large réflexion, il doit être ouvert et bien mené, doté d'un jury crédible. Pour équilibrer l'effort requis, un concours en deux temps serait préférable.

L'architecture qu'on mérite

La réalisation d'édifices comporte de nombreuses et complexes facettes, elle réunit plusieurs intervenants. Mais, quelque soit l'avenue privilégiée pour concrétiser un projet, on n'a, somme toute, que l'architecture qu'on mérite.

Si il faut souligner les efforts apportés à la sensibilisation du public à l'architecture à travers des expositions, conférences, visites organisées, remises de prix, il faut aussi admettre que ces efforts atteignent peu le grand public et qu'ils doivent sans cesse être renouvelés. Par ailleurs, il faut également rappeler que la définition du travail d'architecture n'est pas facile et

- qu'en le réduisant à l'application de codes et de connaissances techniques, on dénie la valeur d'une formation qui se concentre principalement sur le travail de conception et on justifie pratiquement les prétentions des technologues;
- qu'en escamotant le travail de conception ou en abandonnant sa direction à des tiers, on reconnaît implicitement que ce travail ne requiert pas de formation particulière. On motive ainsi l'effritement de la maîtrise d'oeuvre. Est-ce important?

Pourquoi une société telle que la société Québécoise aurait-elle besoin d'architecture? (Why, a society such as the Quebec Society, would need architecture?)

Individualistic practices

The work of noted historians, architects, anthropologists and sociologists such as Lewis Mumford, Amos Rapoport, Paul Oliver and Pierre Francastel has more than clearly elucidated the issue of the inherent bond that exists between the concept of society and that of architecture. The point is that it would seem impossible to conceive the idea of a society without architecture in the same way that it would be unthinkable to conceive of a society without many of its other possible expressive realms; art, music, and literature, for example.

It is particularly through the expressive realm that societies have asserted their identity. An obvious example is the Latin-American boom in literature. Through it, many facets of the societies that make up a great part of the central and southern parts of our continent—practically unknown to those in the North until recently—have been unveiled to the world. The work of such writers as Alejo Carpentier, Gabriel García-Márquez, Octavio Paz, Carlos Fuentes, Isabel Allende, Mario Vargas-Llosa, Jorge Amado and Jose Luis Borges are eloquent examples.

Concurrently with the last phase of the Latin American literary boom, a new expressive wave, this time architectural, has manifested itself in many of the regions south of the Rio Grande, regions that are peripheral to the architectural practices supported by an intelligentsia positioned within an imaginary strip that stretches from the United States, particularly New York and Boston, towards the East to include Europe and to the West to include Japan and Hong Kong. What should be pointed out is that the contemporary sense of identity imparted by architectural and literary manifestations results, in all cases, from works marked by a distinct individualism.

The recent construction of the Guggenheim Museum in Bilbao by Frank Gehry is a perfect example. This architect was chosen from among several to carry out the difficult commission; in doing so he put the largest industrial Basque city on the map. Contrary to one might think, when considering the political context of that Spanish region in terms of periphery, Gehry's museum did not rely on the traditional nostalgic responses to a historic context. Instead, his intervention responded to the inherent qualities of the site through the display of a personal palette of forms and materials. Gehry's building as pointed out by Paul Goldberger, the *New Yorker* architectural critic, «...stands as a metaphor for Basque culture and the relationship it aspires to have with the world: a thing apart, yet entirely willing to make connection on its own terms.» (The Politics

of Building, *The New Yorker*, 13 October 1997, p. 53)

Practices in the Liminal Realm

I must begin this short reflection by confessing a certain difficulty in responding to the question posed by the editors of ARQ. It is problematic for me because it presumes a tacit acceptance of the idea of a «Quebec Society» which is presented without definition. In today's world which suffers from information overload, a prevailing sense of confusion and a general absence of common values, and where political issues are based in minimal semantic differences, this lack of specificity is relevant since it may lead to misinterpretation.

Quebec Society is made up of a layer of cultural groups which, beginning with the indigenous population, has, as we approach the third millennium, accreted to include the descendants of the French and English settlers, and of many other immigrant groups who arrived in the intervening period. There is little doubt that today's society is significantly different from that of, let's say two hundred or even one hundred years ago.

The phenomenon is not unique to Quebec. California, is another example where aboriginal, Spanish, Anglo Saxon, and more recently Asian and Hispanic American can be described as the ethnic components of a new American frontier society. What differentiates Quebec society from the rest of, say American societies—one could include other examples such as the Southern society or the Southwest society—is a linguistic fact. In our case, French provides the distinctive characteristic. Sometimes this sign of difference has been produced too readily to imply parallel circumstances with that of other, apparently similar socie-

ties, such as the Flemish in Belgium or the Basque and Catalanian in Spain. Like the Quebec society, the European examples are characterized by linguistic differences. But unlike ours, those societies have tended to be more static, not having been exposed to the tremendous impact of recent immigration.

In another context of the periphery, in this instance Colombia, there is yet another example that eloquently signals the emergence of an architecture characterized by individualism. Last year the building for the National Archives of the Nation was inaugurated. In this instance the paternity of the project fell on a local but extremely significant architect in Latin America, Rogelio Salmons. His building is, first of all a practical project. It can be considered as an immense central repository of all kinds of historical documents. But it is also a highly significant building since it is, in conceptual terms, the memory space

of a nation, one that will contribute to asserting the identity of Colombian society. Like the Bilbao Museum, the Colombian example acts as a beacon, attracting the attention of those both within and beyond the confines of the country. However, unlike Gehry's masterpiece, this one has been designed by an individual who is a member of the society for which the project built, but whose architectural practice resonates beyond national-limits.

The recent architecture of Quebec, as expressed by the diverse works of practitioners such as Big City, Éric Gauthier, Dan Hanganu, Marosi and Troy, Saucier and Perrote, and Pierre Thibault, to mention a few, seems to be formulated on the premises of individualist expression. Their works are similar to those of the other practices on the periphery, such as Salmons's, insofar as they depart from a clear process of differentiation that by taking necessary risks attempts to consolidate themselves on the limits. In one of the enlightening chapters of *Differences* (Cambridge, Mass.: MIT Press, 1997) pp. 112-115, the Spanish architect and theoretician Ignasi de Solà-Morales tells us:

The limit is a place defined only by the opposition between an institutionalized center, powerful and technologized, and a periphery that dissolves away into virgin territory, uncontrolled and empty. The limit exists by virtue of the tension between those who wish to instrumentalize it and the indefinite into which it disappears.... The limit emerges at the very moment when the individual experience is made, approaching it at the risk of one's own identity. The limit does not constitute a program susceptible to generalization. It is not a response to the technical needs of society or the city. It offers no prospects, no perspectives of the future.

Solà-Morales then concludes: ...In the contemporary crisis, the architecture of the limit is the most fragile and the surest path leading back to the encounter with the profound aesthetic experience, that is to say the technics and poetics, *techné* and *poiesis*, of architecture.

Since time immemorial, special places venerated commonly by a society, served as points of reference. Such places, in many instances, were enhanced and made visible through architecture. They were the original results of the seemingly lost encounter of which Solà-Morales speaks. For the ancient Greeks sites such as Delos, Delphi, Dodona, Epidaurus, Olympia, Pergamon and Syracuse, built hundreds of miles from each other in the confines of a vast world, served as catalysts and magnets that exerted an extraordinary influence on the psyche and on the experience of a myriad of individuals with diverse backgrounds and languages. For them, architecture and the other expressive endeavours constituted the loci that allowed them both as individuals and as members of a society to seize the elusive sense of identity. This goal, unattainable today in communal terms, seems possible only in the realm of individual experience.

1. Gehry's Guggenheim Museum in Bilbao © Mohamed Talaat
2. Salmons Archivo General de la Nación in Bogotá, Colombias © Ricardo L. Castro



Ricardo L. Castro is an associate professor of architecture at McGill University.

*My deepest gratitude to Helen Dyer and Rhona Kenneally for their editorial advice and to Mohamed Talaat for the use of his photographic material on Frank Gehry's Bilbao Museum.

arquitectos

JUDITH LECLERC.

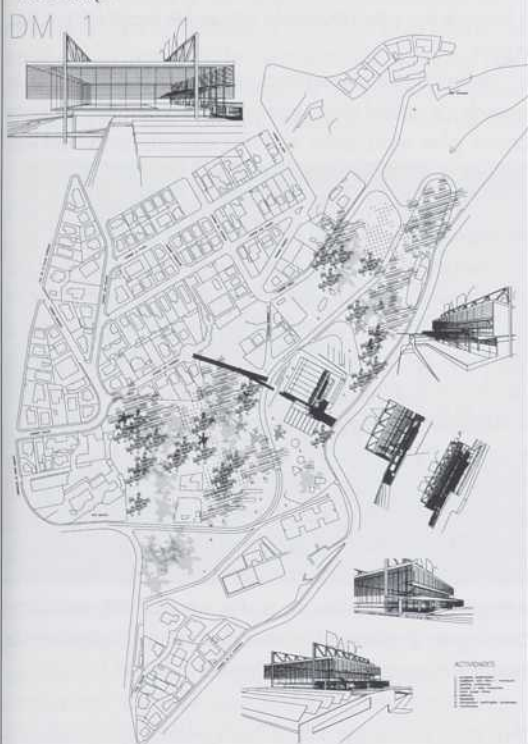
Barcelone, le 4 octobre 1997

Cher ARQ,

J'ai obtenu mon B.Arch. de l'université McGill en 1992. Après plusieurs années de stage, j'exerce depuis l'année dernière à mon compte avec Jaime Coll à Barcelone en Espagne.

Nous venons récemment de gagner deux compétitions importantes en Espagne et y avons également terminé les dossiers d'exécution qui nous ont été commandés. L'un est un complexe sportif de 2 800m² à San Just Desvern en banlieue de Barcelone. L'autre est le Conservatoire de Musique, Danse, Théâtre et Siège de l'Orchestre Symphonique Baléare de Majorque de 15000m². Les budgets prévus pour les deux projets sont de 3,55 et 18 millions (\$CAN) respectivement. La construction débutera en mars 1998 dans les deux cas.

Je vous fais parvenir une réduction des panneaux de concours ainsi qu'une publication dans la revue du collège des architectes de Barcelone (malheureusement en catalan) et une copie d'une entrevue publiée dans le Diario de Mallorca. J'ose croire que ce matériel pourrait intéresser la revue ARQ.



un peu de pétage de bretelles...

PROPOS RECUEILLIS PAR ARQ À PARTIR D'UNE ENQUÊTE
PUBLIÉE PAR L'AMERICAN INSTITUTE OF ARCHITECTS DE SEPTEMBRE 1997.

La créativité chez les architectes

«Ce sont des visionnaires qui ont des idées originales. Les architectes ont une vision des choses que nous ne possédons pas. Ils nous enlèvent nos omières. Ils font des choses que je suis incapable de faire comme intégrer des idées à une structure particulière.»

La gérance

«Un architecte peut nous indiquer où nous sommes et, à un moment donné, nous dire d'aller rencontrer tel ou tel comité afin d'obtenir les permis nécessaires. Il peut terminer le concept et planifier l'ensemble des travaux. Cela est très utile. De plus, il peut servir d'intermédiaire entre l'entrepreneur et les fournisseurs, maintenir des standards de qualité, il est fidèle aux critères conceptuels originaux, il peut régler les conflits au fur et à mesure de leur apparition, il assure le respect des règlements, et, encore il sait diriger le projet jusqu'aux approbations finales.»

La compétition

«Nous cherchons une production qui paraîtra aussi avant-gardiste et aussi propre dans vingt-cinq ans qu'elle le paraît aujourd'hui. L'ingénieur et l'entrepreneur, eux, n'en ont rien à foutre. Avec l'architecte, c'est bien différent, il est l'artiste qui nous aidera à créer une œuvre d'art. Parmi ceux qui n'utilisent peu ou pas les services d'architectes notons : les promoteurs, les contracteurs, les ingénieurs, les technologues, les avocats (tiens!) les détaillants de livres «savoir-faire» et les architectes de services internes (tiens! tiens!). C'est un professionnel, créatif, talentueux, habile, bien éduqué, connaissant. C'est un artiste, il est bien organisé, il est large d'esprit et possède des qualités techniques.»

«Les architectes ont désigné tous les quartiers dans lesquelles nous vivons. Ainsi, ils touchent à nos vies. Nous avons de magnifiques bâtiments publics qui ont un impact positif sur toute la communauté et sur la ville. Tout cela, nous le devons vraiment aux architectes.»

«Je remercie Dieu que les architectes puissent bâtir autre chose que des boîtes carrées. Ils contribuent à maintenir nos voisinages, nos places publiques et le profil de nos villes. Certains architectes peuvent contribuer à établir l'identité régionale d'un lieu. Ils contribuent à conserver l'environnement bâti, à intégrer l'environnement, la géologie et les bâtiments dans un tout. Ils nous servent de force motivante quand il s'agit de bien.»

Tout est bien qui finit bien

Quelques thèmes récurrents sur l'utilisation de l'architecte.

- Une impression positive se dégage de la collaboration du client avec l'architecte: celle d'être associé à un processus créateur, d'être un co-créateur.
- L'importance d'introduire l'architecte le plus tôt possible, dès que sont définis les besoins.
- Le client tient généralement l'architecte en haute estime et sait que la profession est multidisciplinaire.
- L'architecte est perçu comme un «problem solver» qui sait faciliter le processus et qui peut ajouter une plus value à l'aspect purement fonctionnel d'un bâtiment.
- Le client sait que l'architecte l'écoute et que s'il sait aussi maintenir la qualité de sa relation avec lui, l'expérience *can be rewarding*.

Du pétage de bretelles? Pourquoi pas?

pourquoi une société comme la société québécoise aurait-elle besoin d'architecture?

RAOUF BOUTROS, ARCHITECTE

Personne diplômée, capable de tracer le plan d'un édifice et d'en diriger l'exécution. La définition de l'architecte, selon le dictionnaire, me semble bien restrictive. Le rôle de l'architecte, selon mes convictions, ne peut se dissocier de la conception, de la construction et de la définition de l'environnement bâti des villes comme des régions. Son intervention doit englober aussi bien les grands ensembles institutionnels et culturels que les constructions dites «de tous les jours» tels que les résidences de masse, les garages et les entrepôts.

En excluant la protection de la sécurité du public, le recours aux services de l'architecte ne devrait pas, en principe, être imposé par une procédure quelconque. La société devrait parvenir à une reconnaissance sociale du rôle essentiel occupé par l'architecte et de son apport positif dans la sauvegarde de l'environnement bâti. Dans notre société, le recours aux services d'un architecte n'est pas un geste aussi spontané que dans d'autres sociétés occidentales plus anciennes que la nôtre, où le rôle historique de l'architecte a été reconnu à travers les époques dans la mise en valeur et dans la consolidation des richesses culturelles et des progrès techniques.

La société québécoise ne possède pas un tel héritage, son jeune passé, sa courte histoire ne sont pas garants d'une place de choix pour l'architecture. Durant les dix dernières années de récession, de nouvelles valeurs ont émergé: innovation, excellence, efficacité, vitesse et rentabilité. Bien que plusieurs d'entre nous ne partageons pas la valeur du progrès procuré par ces nouvelles données, il nous est difficile de ne pas constater les nombreux domaines où l'architecte est absent: industrie, ensembles résidentiels, station service et j'en passe. Il est sans équivoque qu'une plus grande place de l'architecte dans les différents aspects du cadre bâti passe en premier lieu par une bonne compréhension de la part des architectes des nouvelles exigences sociales et en deuxième lieu par une meilleure communication des valeurs véhiculées par notre profession. Le message doit insister sur la compatibilité entre les valeurs traditionnelles et les nouvelles exigences sociales. L'exemple de nos artères commerciales est éloquent où l'implication relativement récente des architectes et des designers sert aussi bien la rentabilité financière des entreprises que l'embellissement de notre paysage bâti.

Cette communication avec le grand public ne peut se faire sans l'implication individuelle des architectes et de notre corps professionnel qui, à l'exemple d'autres associations professionnelles, doit promouvoir les retombées positives de notre profession.

À l'aube du nouveau siècle, la société québécoise signale un accueil et un respect encourageants aux architectes qui font preuve de talent, d'audace, d'innovation, de vision et de conviction dans leur comportement professionnel.

une profession dans la tourmente

PIERRE BEAUPRÉ, ARCHITECTE

Tourmente: *troubles violents et profonds* (Robert)
Le titre m'est proposé. Je m'y hasarde même si le terme a des connotations un peu excessives.

Où en et donc rendue notre profession plus de cent ans après sa formation au Québec, et plus de vingt ans après la mise sur pied du système professionnel québécois ? Quels sont les écueils qui l'empêchent de naviguer sereinement en ces temps troublés, quel chant des sirènes la détourne de sa destination, quel destin planétaire la fait tomber de Charybde en Scylla ?

Changement dans le visage de la profession

Tout d'abord quelques chiffres. De moins de mille au moment de la formation de l'OAQ en 1974, le nombre des architectes québécois atteint aujourd'hui près de 3 000. Une profession jeune, en expansion malgré la stagnation économique. Une profession de plus en plus féminine. Et, comme le précisait l'étude commandée par l'OAQ en 1994, une profession où jeunes et femmes arrivent difficilement à se frayer un chemin ou, tout simplement, à gagner leur vie décentement.



La Cabane magique, parc Lahaie, Montréal, expression de la perversion du patrimoine. «Il se passe quelque chose de magique dans cette cabane de bois rond. Dans ce qui est le meilleur symbole de la culture québécoise, on assiste au plus réussi des mariages de culture». Claude Deschênes, Montréal Ce soir, SRC.

Une profession qui doit aussi défendre son territoire, ... celui de l'architecture que lui disputent gestionnaires et technologues de tout acabit, dans un monde où l'omniprésence de «l'horreur économique»¹ a tendance à évacuer de toute autre substance les débats culturels et sociaux.

Une profession qui, si elle doit défendre son territoire, a aussi su en gagner d'autres, s'immisçant dans les rouages administratifs et la gestion du monde bâti, démontrant par là la pertinence d'une formation sur laquelle jettent maintenant un oeil intéressé d'autres disciplines. Ces percées n'ont cependant pas su compenser les pertes inhérentes à la stagnation, sinon au déclin du domaine traditionnel d'exercice de la profession.

Les faux problèmes qui détournent les architectes de leur rôle fondamental

Au cours des derniers mois, les architectes ont dû se mobiliser face à ce qui fut perçu comme deux menaces découlant de décisions gouvernementales. Ils ont mené une lutte dont les objectifs, vus de l'extérieur, ont pu sembler à plusieurs tout à fait ambigus.

Les architectes ont d'une part manifesté dernièrement leur détermination à ne pas laisser s'éroder une partie de leur champ de pratique au profit d'intervenants inadéquatement formés. Ils ont aussi dit leur désaccord avec l'obligation que souhaite leur imposer la bureaucratie gouvernementale de se conformer aux normes ISO.

Dans les deux cas, la lutte des architectes, par delà de l'avantage de la mobilisation a eu des effets pervers. Elle les a fait percevoir d'une part comme défenseurs de privilèges accordés à certains groupes sociaux et de l'autre comme passésistes, résistant aux innovations essentielles au développement d'une société québécoise moderne.

Dans les deux cas, la réalité est plus complexe. Nul doute que le décloisonnement suggéré par l'Office des professions aura pour effet de diminuer l'ampleur de la commande pour l'ensemble des architectes mais ceci n'affectera guère les agences les plus importantes qui vivent de commandes plus substantielles, mais affectera essentiellement les plus jeunes et conséquemment les femmes qui avaient réussi à s'inscrire dans une profession traditionnellement masculine. C'est la relève qui est en jeu. Et c'est aussi le paysage quotidien québécois, qui se construit par petites touches.

Pour ce qui est de l'accréditation ISO, là encore on aurait pu croire qu'une certaine cohérence des procédures utilisées dans les agences sera bénéfique au donneur d'ouvrage et peut-être à l'ensemble de la société, ainsi qu'aux agences elles-mêmes. Et on peut se demander quel réflexe passésiste a invité les architectes à se rebiffer comme ils l'ont fait de façon quasi unanime lors d'une assemblée générale au printemps dernier.

Là encore, la réalité est plus complexe qu'on veut l'imaginer. Dès la formation de l'Ordre en 1974, les architectes avaient estimé que l'exercice de leur profession reposait sur le respect d'un certain nombre de procédures et, collectivement, avaient investi des efforts et des sommes substantielles pour rédiger un «Manuel de pratique» servant de référence dans la pratique quotidienne. C'est un outil précieux qui mérite d'être mis à jour régulièrement. Mais l'imposition indirecte d'un ensemble de procédures ISO par l'appareil gouvernemental régis par des intervenants externes a eu pour effet de choquer plusieurs de ceux qui n'y voient, avec raison d'ailleurs, aucune garantie de production d'une architecture de meilleure qualité.

Mais l'ensemble de ces débats et bien d'autres qui ont monopolisé les ardeurs des architectes - l'assurance responsabilité pour n'en nommer qu'un - n'ont-ils pas occulté l'essentiel, l'architecture elle-même ?

Le vrai problème : la nécessaire présence de l'architecture dans notre société

Occulté : le terme est un peu fort. Plusieurs voix clament encore la nécessité, l'urgence même de l'architecture. Et on les écoute, on fait écho à leur voix, discrètement mais fermement.

Qu'un journal de débats -Le Devoir pour ne pas le nommer- consacre chaque semaine une page à l'architecture et aux domaines connexes, que la directrice de ce journal y entame un débat sur l'architecture de nos Caisnes Populaires ou fasse écho, de façon plus générale, aux préoccupations environnementales, voilà des signes encourageants.

Que la ministre de la Culture énonce publiquement quelques éléments d'une politique de l'architecture, qu'elle entend mettre en oeuvre, voilà qui semble encourageant.

Mais ces démarches tombent au goutte à goutte dans une mer d'apathie culturelle générale en matière d'architecture et se diluent au sein des changements de valeurs que sous-tend ce que d'aucuns ont nommé la cyberculture. L'environnement virtuel prend le relais des biens de consommation lesquels avaient déjà grugé le territoire de l'architecture.

Au-delà de toute la panoplie électronique qui nous envahit, l'environnement virtuel, c'est le recours sans vergogne au pouvoir évocateur des mots, ce sont tous ces «Chemins des patriotes», ces «Boulevards des Seigneurs», ces «Avenues des Manoirs» dont le nom tente désespérément de masquer la réalité et de recréer un paysage mythique, à défaut de créer tout simplement un pays. Ce sont aussi tous ces paravents qui décorent les grandes surfaces qui s'alignent le long de ces boulevards ou de ces avenues et qui tentent de dissimuler ainsi l'indigence à laquelle les condamnent la rationalité économique ambiante.

Le langage de l'architecture devient le latin voire le grec de ce nouvel environnement, que personne ne comprend plus mais dont certains extraits émaillent les conversations les plus savantes.

Sic transit gloria mundi

Et pourtant, au moment de terminer, je m'en voudrais de ne pas faire partager une remarque de Fernand Dumont qui nous rattache à d'autres valeurs et qu'on voudra bien appliquer au patrimoine que nous ont légué nos prédécesseurs mais aussi à celui que nous, architectes et société dans son ensemble, avons pour mission de construire: «... n'est-ce pas aussi dans l'environnement, dans le paysage quotidien que l'on doit reconnaître les symboles et les repères d'une continuité et d'une mémoire de sa propre humanité ? Telle est bien la signification première du patrimoine : et on a tort de la ramener parfois à une attraction pour touristes ou à une aimable toquade d'archéologue amateur, alors qu'est en cause l'essentiel de ce que j'appellais la Culture comme milieu.»²

NOTES

1. Viviane Forrester, *L'horreur économique*, Fayard, 1996
2. Fernand Dumont, *Raisons communes*, Boréal, 1995

ce regard qui projette un devenir

PHILIPPE POUILLAOUEG-GONIDEC, PROFESSEUR

La revue ARQ - Architecture Québec dans son numéro 63 (1995) consacrait un premier numéro à l'architecture de paysage au Québec. Cet intérêt de l'architecture envers le paysage coïncidait avec la parution de plusieurs revues d'architecture américaines et européennes consacrées à ce thème. Le dossier ARQ avait pour assise un article qui énonçait les enjeux du paysage au Québec¹. Vue la singularité du questionnement pour le domaine de l'architecture à cette époque, il nous importait de clarifier le concept de paysage et de postuler que cette notion appartenait au «projet» parce que le paysage n'est pas de l'ordre du donné.

Le paysage n'existe pas en soi, il est à faire: «Faire le paysage, c'est (...) construire sur la base d'une réalité concrète et d'un imaginaire (individuel) et collectif, une entité cernée dans l'espace et le temps»². L'exemple le plus probant à cet égard, est sans doute le cas des îlettes de Verchères³. En effet, les boisés de la plaine du St-Laurent (réalité concrète) par la reconnaissance des regards pluriels (des habitants de la municipalité) portaient les germes d'une invention paysagère (imaginaire collectif). Par la suite, il suffisait de décoder et de rassembler l'ensemble des qualificatifs de l'objet en un récit ouvert aux interprétations convergentes ou contradictoires dans le temps et l'espace. Peu importe la forme, les boisées, en devenant les attributs de paysages (réf.: les îlettes), étaient les otages d'un rôle intentionné, soit celui d'induire un nouvel imaginaire social dans

littéralement présentée dans le récit du boisé du Sanctuaire à Montréal⁵ où une friche végétale accède au statut de vestige du Mont-Royal par le biais d'un phénomène collectif de qualification basée sur une interprétation douteuse de l'histoire. Véritable construction de l'esprit, le boisé est devenu un parc public et il appartient désormais au paysage de la montagne. Dans ce cas de figure, le projet de paysage échappe aux concepteurs d'espace. La cohérence sociale du moment lui suffit. Toutefois, il nous interroge sur sa légitimation et, d'une certaine manière, sur l'éthique de cette narration collective lorsque celle-ci contrarie les faits de l'histoire. Mais d'un autre côté, il est à la fois fascinant de constater les richesses perceptives du social. Hélas, trop peu de projets interpellent ces inventions vernaculaires. Pourtant, la nature même du projet de paysage oblige



l'humilité de ces regards. Le projet doit à la fois les connaître, les exprimer, les transcender, les occulter pour mieux les révéler par la suite, parce qu'un «regard peut désirer se perdre et se retrouver»⁶. Réceptacle de sémantiques plurielles, le paysage n'est qu'un jeu d'expressions sensibles où les acteurs deviennent bien souvent les auteurs.

NOTES

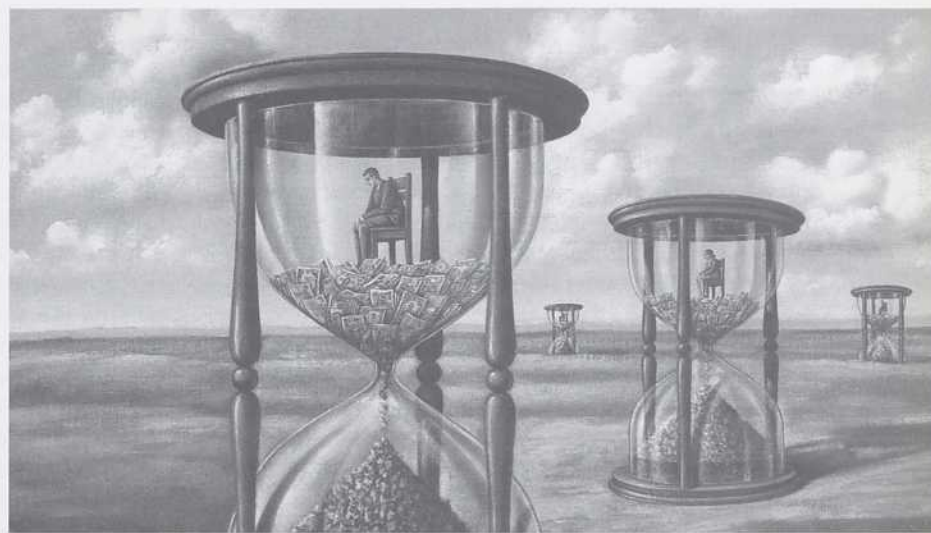
1. «Le projet de paysage au Québec, problématique et enjeux», Peter Jacobs & Philippe Poullaoeug-Gonidec, Revue ARQ - Architecture Québec, n° 63.
2. Op.cit. p. 9^a.
3. Voir à ce sujet «Le projet de paysage du village de Verchères», Philippe Poullaoeug-Gonidec, Revue ARQ - Architecture Québec, n° 90, avril 1996.
4. *Anthropologie du projet*, Jean Pierre Boutinet, Édition PUF, Paris, 1990.
5. Voir à ce sujet «Esthétique des paysages de la modernité», Philippe Poullaoeug-Gonidec, Revue ARQ - Architecture Québec, n° 85, juin 1995.
6. *Variations paysagères*, Pierre Sansot, Édition Klincksieck, Paris, 1983, p. 488.

L'auteur est professeur à l'École d'architecture de paysage et il dirige la chaire de paysage et environnement à l'Université de Montréal.

Photos: projections mimétiques (région du Saguenay - 1996): des richesses perceptives aux projets de paysage.

Photos: Alain Laforêt.

l'architecture, ce n'est pas si difficile mais la comptabilité, c'est bien plus chaud



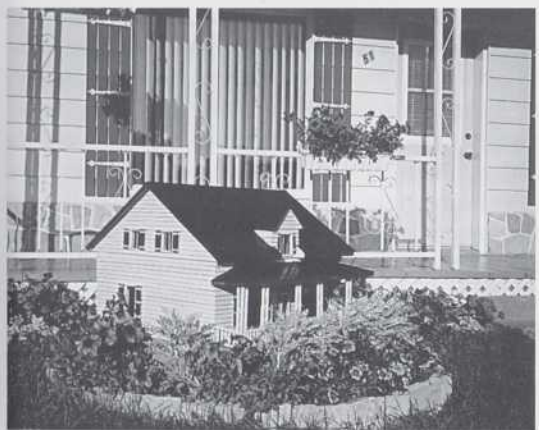
ROBERT MAGNE, ARCHITECTE

Lors d'un repas regroupant un cercle d'amis dont faisaient partie quatre architectes et un comptable, la discussion soupesait le rôle des professionnels dans la société. Bouillonnant et exaspéré, soudain le comptable s'enflamma: « tout le monde peut faire de l'architecture, mais il n'est pas donné à tous de faire de la comptabilité ». Et de fait, il n'avait pas tort, puisque au-delà de 80% des réalisations se concrétisent sans ce phénomène..... l'architecte! Mais quoi faire du 20% qui reste? Un fléau aux dires de plusieurs que cette « profession de culte » anachronique qui persiste à imposer au plus grand nombre ses bizarreries, ses prédilections, qui s'entête à réinventer des solutions déjà éprouvées à une société qui n'en veut pas. Ses caprices se révèlent en vagues d'épidémies contagieuses: le virus du bloc de verre, la grippe du perforé se mutant en déployé, pour ne rien dire de la maladie du *galvalum extremis*. Ce cher comptable a là-dessus une petite théorie bien à lui: ces pauvres imaginaires acharnés à leur démarche, compris que par leurs pairs, et encore, sont la résultante d'une mutation génétique!

En attendant le rétablissement de la peine de mort pour les architectes (ne riez pas, Jacques Godbout l'a déjà proposée), ou de manipulations génétiques qui nous préserveront du chromosome déficient, plusieurs souhaiteraient, en mesure compensatoire, que l'ensemble de la profession soit archivé dans les voûtes blindées du CCA.

En fin de compte, pour la majorité c'est le comptable qui compte, alors que l'architecte leur raconte des histoires...

*«un p'tit auvent par çï, un p'tit auvent par là et la Madame et le Monsieur,
et tout le monde en fait, il est content»*



le village. Il s'agissait d'une «construction de l'esprit» pour reprendre les termes de Boutinet à propos du «projet»⁴. Le projet de paysage participe ainsi d'une œuvre qui légitime que tout projet ne soit pas nécessairement «bâti», c'est-à-dire qu'il n'évoque pas une activité concrète de construction.

Le paysage n'est-il pas aussi, ce(s) regard(s) qui projette(nt) un devenir? Cette idée du «devenir» est

le discours et le réel

LOUIS MARTIN, CHERCHEUR EN HISTOIRE ET THÉORIE DE L'ARCHITECTURE

Contexte de la commande

Il me semble pertinent de souligner que l'appel que lance la revue ARQ à son 100^{ième} numéro s'inscrit dans la particularité actuelle du contexte québécois, un contexte où deux générations d'architectes s'interrogent d'une part sur la mission et l'avenir de la revue, et cherchent d'autre part des moyens de contrer la crise de la commande qui s'aggrave depuis plus de deux décennies et menace la conception traditionnelle de la profession. Dans les faits, je constate que le contenu même de ce numéro reflète aussi un *compromis entre continuité et changement*. D'une part, on reconnaît la stratégie de promotion de l'utilité sociale et culturelle de la profession qui se veut héritière des dimensions les plus progressistes du mouvement moderne, une stratégie qui, on le sait, a été le fer de lance de la génération qui a établi la revue. D'autre part, on remarque que les membres de la génération montante cherchent à promouvoir des modèles de pratique nouveaux et n'hésitent pas à recycler les discours provocateurs des années 1970 qui ont si bien servi les plus grandes vedettes de l'establishment architectural occidental d'aujourd'hui. Mais je suis d'avis que le discours moraliste de la continuité et celui stratégiquement apocalyptique du changement ne diffèrent pas fondamentalement sur le fond, car malgré une différence de style, tous deux sont essentiellement des moyens d'attirer l'attention publique sur la nécessité d'engager des architectes. Et pour ce faire, tous deux s'entendent sur la nécessité d'engager un débat, c'est-à-dire de faire entrer l'architecture sur la scène publique par l'ordre du discours.

La question du discours architectural

C'est dans ce contexte qu'on me demande «comment interpréter la production actuelle des architectes», en me suggérant que la «création architecturale est une nécessité» et qu'il me revient d'éclaircir la relation entre «le discours et le réel». J'ai longuement réfléchi sur le sens des trois volets de cette question pour finalement conclure qu'elle me paraît suggérer assez clairement que le problème de l'interprétation de l'oeuvre et de sa valeur socioculturelle serait indissociable du problème de la légitimité du créateur et du processus créatif, et que cette légitimité serait confirmée par le discours. Le problème n'est cependant pas nouveau et j'ai souvent entendu un argument séduisant pour le résoudre. Cet argument, qui me semble inscrit en filigrane dans la question qui m'est posée, avance que le discours de l'architecte est toujours réifié dans son oeuvre, et que la valeur de l'oeuvre comme discours réside autant dans ses propriétés créatrices et exploratoires que dans son adéquation à la réalité socioculturelle dans laquelle elle est inscrite. Après réflexion, cet argument m'apparaît très vulnérable à la critique car il est impossible de prouver:

1) que les bonnes intentions des créateurs sont des propriétés inhérentes des objets qu'ils créent;

2) que toute exploration en architecture est nécessairement d'utilité sociale et/ou une avancée au plan culturel;

3) que l'objet d'architecture, ou toute autre pensée issue de ce champ, soit une réponse à autre chose qu'un problème d'architecture.

Je pense que mon doute est légitime car au cours des années 1980 les tentatives d'instrumentalisation de la déconstruction faites par certains architectes bien en vue ont contribué, plus ou moins involontairement, à mettre en crise l'idée qu'il est possible de traduire un discours en objet. Plus précisément, trente ans après Barthes, il est toujours impossible de parler du *discours de l'objet* autrement que métaphoriquement. Une école de pensée bien représentée à Montréal en a conclu que le propre de la pensée architecturale est précisément cette nature analogique et elle avance même que l'analogie constitue la clé aux fausses alternatives offertes par une rationalité devenue manichéenne et un nihilisme toujours déshumanisant. Pour ma part, je pense plutôt que l'acceptation de cette limite est bénéfique et essentielle, car elle permet de reconnaître une certaine autonomie aux objets de la création architecturale et d'isoler un ordre de discours propre aux architectes. C'est précisément la complexité de cet ordre que je voudrais brièvement examiner.

Le problème de la légitimité

Pour établir certains aspects du rapport entre discours et réel en architecture, j'aimerais retourner aux termes de la question qui établit qu'«il faut s'interroger autant sur la valeur sociale d'une oeuvre que sur les qualités propres aux acteurs qui l'ont réalisée», ce qui revient à dire que la légitimité d'une oeuvre dans notre société dépend autant de sa performance que de la crédibilité de ses créateurs. Analysons maintenant ces deux aspects.

À mon avis, limiter la valeur d'une oeuvre à sa dimension sociale équivaut à réduire l'amour au mariage. En fait, nous le savons tous, il n'est pas davantage possible de limiter l'amour à la pure passion, car il englobe un ensemble de sentiments, qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement agréables. De même, la valeur d'une oeuvre d'architecture est plurielle : valeur d'usage, valeur économique, plus-value donnée par le prestige du créateur, valeur d'âge, etc. Certains vont même jusqu'à dire que l'oeuvre d'architecture appartient au domaine de l'éthique; une partie de sa valeur relèverait donc de la moralité. Comme l'évaluation d'une oeuvre participe au domaine de l'axiologie, toute discussion sur la valeur peut facilement dériver du champ de l'architecture vers celui de la philosophie. Dans le discours philosophique, on découvre que tout débat sur la valeur des objets est doublé d'un *doute sur la possibilité d'une adéquation du discours au réel*, c'est-à-dire d'un doute sur la possibilité même de toute discussion. Ce doute a d'ailleurs été monté en programme culturel par la philosophie de la déconstruction depuis trente ans, un programme qui a permis d'établir une alliance entre discours philosophique et poétique dans laquelle sont célébrés plutôt

gravement les délices de l'absence. Je veux avertir ici ma lectrice que je ne suis pas un apôtre de la déconstruction et que, sans naïveté excessive, je pense qu'il est possible pour deux personnes intelligentes et de bonne volonté de parler assez précisément des choses qui nous entourent. Ainsi, j'estime que la philosophie du langage peut aider à penser certains aspects des difficultés que l'on rencontre habituellement quand on *parle d'architecture*.

Jeux de langage

Dans notre société fort évoluée au plan des communications, le discours sur l'architecture n'est pas le monopole des architectes professionnels et chaque intervenant, qu'il soit architecte professionnel, enseignant, journaliste, critique, ou historien, apporte sa part d'expertise au processus d'évaluation. Même s'ils ont souvent une formation d'architecte, plusieurs de ces intervenants pensent l'architecture à travers différents *jeux de langage* ayant des buts singuliers et des règles propres, et qui sont par conséquent assez autonomes par rapport aux intérêts des professionnels. J'avancerais aussi qu'il est pratiquement impossible pour un intervenant de s'en tenir à un seul de ces jeux de langage car inconsciemment nous passons toujours d'un jeu à l'autre. Pour illustrer mon propos, je ne parlerai ici que d'un exemple : celui de l'architecte créateur qui cherche à justifier ses choix esthétiques.

Face à la commande, l'architecte est confronté à fournir ou à critiquer une description donnée du réel. Dès le départ, la mise au point de sa description s'appuiera sur des considérations hétérogènes où la logique économique confrontera le cadre légal et l'éthique professionnelle, forçant ainsi l'utilisation de différents jeux de langage *descriptifs*. Cette description sera ensuite condensée dans les *prescriptions* du programme et enfin «traduite» en formes. Le passage des données verbales aux choix formels est souvent isolé comme le plus problématique et le plus intéressant des moments de l'architecture, car le processus de légitimation nécessite tout le savoir, le talent, et l'intelligence de l'architecte. Le grand rêve du fonctionnalisme architectural aura été de modéliser la théorie de l'architecture sur la science en établissant une *relation de cause à effet* entre description et prescription. Au plan professionnel, le travail de l'architecte fonctionnaliste s'assimile à celui du médecin qui identifie un problème par un diagnostic et le résout par une prescription. La crise actuelle de ce modèle s'explique d'au moins deux façons. D'une part, les discours descriptifs hétérogènes de l'architecte diffèrent dans les faits considérablement du diagnostic scientifique du médecin car ils sont intimement liés aux intentions des créateurs : dans le discours descriptif de l'architecte, *observations et intentions sont pratiquement indissociables* et cautionnent toutes les deux les choix prescriptifs. D'autre part, si l'on en croit Jean-François Lyotard, le rêve fonctionnaliste serait une fiction, car il n'existerait *aucun lien logique* entre les jeux de langage descriptif et prescriptif, ou autrement dit, *il serait impossible de traduire une description en prescription*. Le but de

la prescription ne serait pas d'être vraie, comme pourrait le prétendre une description, mais plutôt de créer des effets : de transformer la réalité. Selon Lyotard, le passage d'un jeu de langage à un autre nécessiterait un saut, i.e. *un choix qu'aucun critère ne peut légitimer*. À mon avis, le saut du descriptif au prescriptif est souvent rendu possible en architecture par *un acte de foi*, que je résume à la croyance fort répandue par l'éducation classique que les formes incarnent *réellement* des idées morales. Mais d'après Lyotard, la moralité de l'auteur ne serait pas un critère car, «*ce n'est pas parce qu'une juge est vertueuse qu'elle juge justement, mais si elle juge justement, on pourra dire qu'elle est vertueuse*... mais cela ne signifie pas pour autant *qu'elle sera toujours juste*». Lyotard ajoute qu'il ne nous serait pas possible de développer une théorie du jugement, car il n'y aurait que des actes de jugement réussis ou manqués. Je ne sais pas si la théorie des jeux de langage de Lyotard est vraie ou juste, mais elle permet quand même de penser autrement le problème de la légitimation de l'œuvre d'architecture. J'ajouterais même que ce n'est pas un hasard si Peter Collins a tenté cette folle aventure qui consiste à réinterpréter la théorie classique de l'imitation du précédent en architecture à travers une analogie avec la tradition de jurisprudence du système légal.

Les actes performatifs

Si nous nous tournons maintenant vers la légitimité de l'auteur, nous constatons que le milieu de l'architecture perpétue une longue tradition dans laquelle le processus de légitimation est socialement ancré. En fait, la légitimité de l'auteur est acquise à travers les épreuves de l'apprentissage, l'appartenance légale à l'ordre professionnel, et la production d'une architecture reconnue par ses pairs. Cette légitimité personnelle s'acquiert par la réussite d'actes *performatifs* dont l'accumulation permet de constituer un capital symbolique, qui donne aussi à l'œuvre sa plus-value culturelle. À l'exemple du mariage, ces actes sont réussis lorsqu'un *énoncé performatif* («vous êtes maintenant unis par les liens du mariage») est rendu possible parce qu'un ensemble de règles sont respectées (présence d'un juge ou d'un prêtre, consentement des deux parties, présence de témoins, etc.). Un exemple parfait et insurpassable d'acte performatif en architecture est la critique du projet étudiant par le jury d'experts autorisés à utiliser des énoncés performatifs, tels «*ceci est de l'architecture*», «*vous êtes un bon architecte*», etc., par lesquels le jeune créateur est admis dans la secte des architectes. Ainsi on devient architecte comme on entre en religion par une série d'actes symboliques.

Crise et légitimation

J'ai souligné au début de ce texte que la commande qui m'est donnée est inscrite sur un fond de crise, crise d'une profession angoissée, crise d'une discipline qui doit sans cesse justifier sa raison d'être. Dès le début des années 1980, Rem

Koolhaas constatait que l'architecture tient le rôle humiliant de l'amant rejeté qui est réduit à énumérer ses qualités pour convaincre sa maîtresse qu'il est indispensable. Vingt ans plus tôt, Christian Norberg-Schulz, dans un livre devenu aujourd'hui incompréhensible, avançait que le manque de respect du public envers les architectes s'expliquait par le fait que l'architecture n'avait aucune base théorique solide. En fait, Norberg-Schulz s'attaquait à un vieux problème car dès 1947, les membres des CIAM reconnaissaient que le fossé séparant les architectes du public devait être comblé par l'éducation esthétique de «l'homme de la rue» et que par conséquent la nécessité d'une théorie esthétique de l'architecture moderne devenait impérieuse. Nous sommes à même de constater que la rupture entre la culture populaire et la culture spécialisée de l'architecte ne date pas d'hier.

J'aime à penser que si l'histoire peut nous apprendre quelque chose, c'est que la crise de légitimité de l'architecture est perpétuelle : Vitruve n'a-t-il pas dédié son traité à l'empereur Auguste pour le convaincre de l'utilité de son art... et ainsi avoir accès à la commande d'état? Je ne serais pas surpris que l'étude de chaque époque nous apprenne que c'est précisément le problème de la légitimité de l'architecture qui ait forcé les architectes à chercher une fondation intellectuelle à leur pratique. Je suis même tenté d'avancer que *l'architecture comme pratique savante* n'existerait que lorsqu'une forme de légitimité intellectuelle donnée par le discours entoure de son *aura* la production de l'architecte. Par conséquent, je dirais que penser l'architecture, c'est-à-dire penser la possibilité d'une fondation intellectuelle à la pratique, c'est penser une crise.

Il serait évidemment possible de recourir à l'histoire pour retracer les stratégies utilisées par les architectes pour légitimer l'architecture comme pratique savante. On apprendrait que les architectes-théoriciens se sont toujours distingués comme des personnes maniant habilement la rhétorique et qu'ils ont eu recours, entre autres, à la mystique des nombres et des mythes fondateurs, à l'autorité des Anciens, à la raison, au mythe du progrès, et au savoir scientifique pour constituer un discours hétérogène qu'on nomme toujours, à tort ou à raison, *la théorie architecturale*. On pourrait aussi spéculer qu'avec l'avènement de la profession moderne les praticiens ont très peu théorisés et que certains maîtres célèbres ont même préféré garder le silence pour laisser à d'autres le soin de légitimer leur pratique. Mais le silence semble aujourd'hui peser très lourd sur l'architecture québécoise. Si penser l'architecture c'est, comme je l'ai déjà avancé, penser une crise, il n'est pas surprenant que très peu de gens s'y intéresse. On peut toujours trouver des coupables. Ainsi, j'entendais récemment un «jeune» architecte bien éduqué se plaindre du mépris de la profession pour la théorie. Pour ma part, je dirais plutôt que la plupart des praticiens ont tendance à *réduire les problèmes de l'architecture à ceux de la profession* et à se retrancher défensivement derrière le cadre légal pour défen-

dre l'accès à un marché de plus en plus grugé par les compétiteurs. Dans ce contexte, poser rhétoriquement la question de la nécessité de l'architecture est une provocation qui a au moins la vertu de rendre positive une situation qui confinerait au défaitisme ou à l'indifférence. Toutefois, j'estime que les déclarations apocalyptiques n'ont jamais empêché la Terre de tourner, ni la profession de survivre, et qu'elles sont surtout possibles parce que la crise offre le confort de ne jamais disparaître, ni de s'aggraver outre mesure demain. Entre continuité et changement, j'aimerais ici suggérer de déplacer les termes du débat. Il est évidemment légitime de s'inquiéter de l'avenir de la profession, mais il ne faut pas prendre les effets pour des causes. À mon avis, la crise que nous vivons n'est pas spécifique au Québec et elle naît dès qu'on veut donner une valeur culturelle à l'architecture.

Je conclurai donc sur deux points. Je confesse d'abord que je ne suis pas inquiet pour l'avenir de l'architecture car, si les professionnels, comme certains le prétendent, refusent *de penser la crise* de l'architecture, de toute évidence d'autres personnes font le travail. Ainsi, seulement à Montréal, il existe plusieurs écoles de pensée, dont une de renommée internationale. Dans cette école, à laquelle j'ai référé plus haut, on cherche à retrouver l'essence archaïque de l'architecture par l'exploration des dédales de la pensée analogique et l'élaboration de projets enveloppés de poésie et d'un savoir mystérieux. Malheureusement, bien que cette entreprise soit méritoire, elle restera vraisemblablement une chapelle toujours marginale parce que délibérément exclusive. De plus, je pense que cette approche erre en présupposant que l'architecture est porteuse d'une signification ontologique profonde et universelle. Je suis plutôt d'avis que, dans notre modernité occidentale, l'architecture appartient au monde sublunaire et que par conséquent elle ne peut pas se passer d'une rationalité critique et d'un nihilisme intelligent qui reconnaissent que nous ne sommes pas, comme individus, les véritables maîtres du jeu. C'est pourquoi, j'estime que ce n'est pas la recherche d'une signification ontologique, ni la création, ou même l'innovation qui constitue la mesure de la grandeur d'une œuvre et de son auteur. Pour moi, il y a architecture là où il y a une *intelligence* manifeste de l'architecture et cette intelligence peut être reconnue même dans des productions que ne sont pas des œuvres d'auteur. On me demandera évidemment ce que j'entend par intelligence. À cela, je ne peux répondre que comme l'avait fait jadis Claude Perrault à l'Académie lorsqu'on débattait des questions de goût : l'intelligence est une faculté partagée par les gens intelligents. Cette proposition n'est élitiste qu'en apparence puisqu'elle reconnaît que la légitimité de l'architecture est socialement ancrée. Elle ouvre en fait la possibilité d'une discussion éclairée sur l'architecture et vise la production d'un discours collectif dont une partie du pouvoir de séduction consiste à rendre les règles du jeu de l'architecture nécessaires et intelligibles dans l'esprit du plus grand nombre.

a letter from London

WRITTEN IN LATE OCTOBER, EARLY NOVEMBER 1997

MARK PIMLOTT, ARTIST, ARCHITECT AND DESIGNER

Dear reader,

Flying over London at night, returning from some other European city from New York, I am always unnerved by the city's size. I imagine myself a traveller from another place who has never been to London before. I anticipate the terror of the visitor, an encounter with a limitless unknown, filled with Others. As I look down, I find hard to recognize anything. Rarely do airline flight paths actually cross central London, the London of postcards and spy films. Instead, one surveys the sprawl of west, north, south and east London. Orange streetlamps define rivers of moving traffic and rivulets of suburban streets, the emptiness of parking lot or football pitch. Their ways meander like all rivers and their tributaries, but unlike them, their movements do not seem to correspond to topographical circumstances. They are just wayward, as nature is. From the air, the streets are mysterious and apparently endless.

On the ground, one first encounters the corridors of Heathrow airport: long and labyrinthine. The liness of roads leading to London. These are green and lined by indifferent buildings that look like overgrown cottages. Eventually there is the hump of the Hammersmith flyover, the ranks of white hotels of the Cromwell Road and then at last, the fabled centre. Harrod's and its preposterous fairground lighting, the illuminated and vapid Hyde Park Corner — bypassed via an underground passage at high speed — then out into Piccadilly with Gladstone's former house spewing flame at the front door; the hopeless queues of American and Swedes at the Hard Rock Café; the tawdry charms of the Ritz; the exhausted banners of the Royal Academy, the Barnum and Bailey modernism of Simpson's; and as a grand climax, a half-illuminated Piccadilly Circus, emasculated, with Eros shunted over to one side because it has got in the way of traffic. An assortment, a crush of tourists flash their cameras at the diminutive statue and the big Samsung board behind. And so it goes on. Your taxi or your friend takes you down Haymarket past the gawping, lumbering crowds of Leicester Square, entertained by buskers; past cooks who burn onions and marrons glacés; past the mechanical cows of the Swiss Centre, the big Hollywood studio cinemas, and into the yawning maw of Trafalgar Square with its own desultory crowds. They are already searching for night buses home, homes in the black beyonds of Willesden and Morden and Acton and Edmonton and Dagenham, where Londoners really live.

For years, those names grow in number, indicative of an exotic elsewhere that London endlessly provides and cannot be exhausted. The thrill of being invited to a dinner party in Tooting or Twickenham, taking an A-Z map with you, studying the Tube and bus routes, phoning London Transport to find out the likelihood of finding a night bus in the area, and then the meal, concocted from the Afghan and Tibetan cookbooks with Italian presentations beloved by young British chefs, sustains you,

and serves as a survival net. After years, the charms of far-flung suburbs fade as you realise they are far-flung. This is when the centre exerts its force. Sprawling in its own right, it eschews the domesticity of the suburban hinterlands. This is a place where time has been. There are flats and hovels and palaces and villas and pavements for millions. The city graciously protects the right to anonymity; it is possible to remain completely unknown in London. It is also possible to leave your apartment and meet dozens of people you know and work amongst in just a quarter of an hour. You can choose to be either embraced by London or allow its nascent hostility to come into its full, bitter bloom.

It is a hard city to live in. Its distance are punishing. Without much money, London can close you off, isolate you in its wildernesses, forget you. With money, London can be comfortable. London is dirty and ugly and mean and immaculate and beautiful and generous. The most ossified branches of society thrive here, as do the most radical and questioning. It is a strange city, rightly attractive to both citizen and visitor.

London's size has had great impact on the way the city has conceived itself for over one hundred years. The problem of an overcrowded and evergrowing centre caused many involved in the making of the city to think about it and its structure in ways that no other city had ever been thought about before, particularly in the nineteenth century, when the population increased tenfold. The excessive distances between places where people lived and where they worked transformed from being disadvantageous into positive structural arrangements: into infrastructure. The making of the London Underground network suggested another form for the city, which connected disparate places and found new rationalisations for their relationships. The famous Underground map was developed as coherent diagram of these new connections, making visually comprehensible that which was physically inchoate. The nineteenth century saw London transformed not by buildings or monuments, but by the construction of major infrastructures. The new rail termini at Euston, St Pancras, Kings Cross, Blackfriars, Liverpool Street, Cannon Street, Charing Cross, Waterloo and Victoria suggested a place whose size was of the nation. The stations all demanded that yards, trenches and viaducts be made to serve them, which involved extensive demolitions of the city. Unlike century Paris, whose demolitions obliterated a largely medieval city and created a new one, London's railway connections to the rest of Britain made scars that remain as disruptions of the city's fabric. The Underground was the last of these; it was the least visible, yet the most potent.

The additions to the city of the Edwardian period at the beginning of the century, such as the making of the Kingsway; the Admiralty Arch (the grand entrance to the Mall) and the re-facing of Buckingham Palace; the re-facing of Regent Street; the building of the Ritz; the building of the Embankment — all tried to pull London into the world of appearances of other great European

cities, but the improvements of that time can now be seen as almost purely decorative. The Embankment is an exception in that it was one of the very few projects to integrate large infrastructural planning with contemporary urban design.

The noose around London's neck has always been its ungainly size and its consumption of vast amounts of land just in order for it to be itself. Its infrastructures have enabled the possibility of these distances becoming greater. London has been and is today a city where a very large proportion of the population can be said to live in houses with gardens (even though this accommodation is likely to be shared). The desires of its citizens for the myth of living in an English country garden have conspired to make the city, despite heroic efforts, almost completely unworkable. The public transport has been starved of investment and is now on the verge of collapse. Despite being the most expensive system in Europe, it does not work. London's streets are so congested with automobiles from the suburbs that it is suggested that walking is faster, yet to date, a central solution for this problem has been the denotation of high-speed main (red) routes into the city, effectively encouraging higher levels of traffic congestion. In the meantime, more substantial developments are being built in London's green belt — specifically designed by planners in the earlier part of the century to restrict London's rampant growth — via simple short-term economic arrangements between developers and local authorities. The city centre however, remains underpopulated of both residents and workers.

London's problems seem to be obvious. Solutions just need to be planned out. But there is no one to do it. London lost its own government in the 1980s, banned by Margaret Thatcher because of its ideological distance from the Conservative Party. All Metropolitan authorities were abolished at the same time for the same reason. London is currently controlled by over twenty local Boroughs, who have very few common policies between them. For example, each has its own transportation policy. The newly elected Labour administration has pledged that London will eventually have some form of government, but so far has only offered up the post of Mayor; a figure-head position without any authority whatsoever. It seems that no experience is necessary for the job. With the talk of Mayor come new proposals about what London will do to physically change itself for the next century: new footbridges over the Tames, cultural corridors, monumental buildings, millennial exhibitions — all superficial stuff that promises to drag London back into other cities' nineteenth centuries. It suggests that London, despite its anarchic creativity, is a nineteenth century experiment in the city which has come to an end. What is desperately required is a new thought, other structures explicit and implicit as radical as those of the infrastructures that were superimposed on the physical form of buildings and streets more than one hundred years ago.

ego 9000

NOTICE TO ALL GOVERNMENTS BUREAUCRATS, SMALL-TIME PAPER-PUSHERS, AND TECHNOCRATS WITH CLIPPED MOUSTACHES

AFFLECK + DE LA RIVA, ARCHITECTES

It is with great pomp and ceremony that we announce today the launching of an exciting programme that will finally free you from the stifling limitations of your vision of reality.

Government legislation will be completed this week forcing each of you to enrol in the dynamic EGO 9000 programme at a personal cost of only \$15,000.00 (Not included in the price are : GST, TVQ, professional insurance, life insurance, health insurance, drug insurance, disability insurance, car insurance, home insurance, property insurance, income tax, property tax, business tax, water tax, special tax, surtax, Olympic tax, lawyer's fees, bribes, favours and coins dropped in sewers. The final cost of enrolment is \$179,458.15).

Failure to comply with enrolment in EGO 9000 shall be swiftly met with one of the two types of punishment : continuous and expensive (to you) harassment by reptilian lawyers of your immediate dispatch to resort areas in the Soviet Gulag specially reactivated for your use.

EGO 9000 is a series of course in Haiuku poetry, free hand drawing, Eastern mysticism, creative writing, and jazz improvisation specially tailored to the needs of the unimaginative, disabused technocrats. In order to develop a capacity for creative thinking, various new procedures will be forced upon you, including compulsory office apparel (a pink lycra ballet costume) and a work stoppage every fifteen minutes to recite passages from E.E. Cummings. The programme leads to the development of lateral thinking, personal aesthetic judgement, ethical behaviour and the ability to form independent opinions. Your failure to exhibit progress in any of these areas or any sign of dangerous backsliding into reliance on inane standards or norms will be swiftly met with one of two types of punishment: an evening with Brian Mulroney reminiscing about the selfless devotion to the people during his tenure as Prime Minister or the use of your mouth as an experimental model for dental students.

The goal of the EGO 9000 programme is to make the people who organize it feel important. Unfortunately certain individuals do not share our vision of the world so we were obliged to use strong-arm legislation to make our way of doping things the law. In so doing, we are proud to inform you that we are acting in the best interests of the common good. Protecting the public against the abuses of snivelling little technocrats with clipped moustaches (none of these people seem to be female?) is a difficult and time consuming proposition, but one which we take on with devotion and joy.

Please take two minutes of your time today to fill out the attached 87 page registration form detailing the many years of your life you have wasted absurdly establishing norms and standards for the management of the world that is constantly changing. If you fail to complete the form before the end of the day and we have not received your cheque in the amount of \$179,485.13 a fairly large individual with an unhappy disposition will be sent to exchange pleasantries with you.

retour de chine

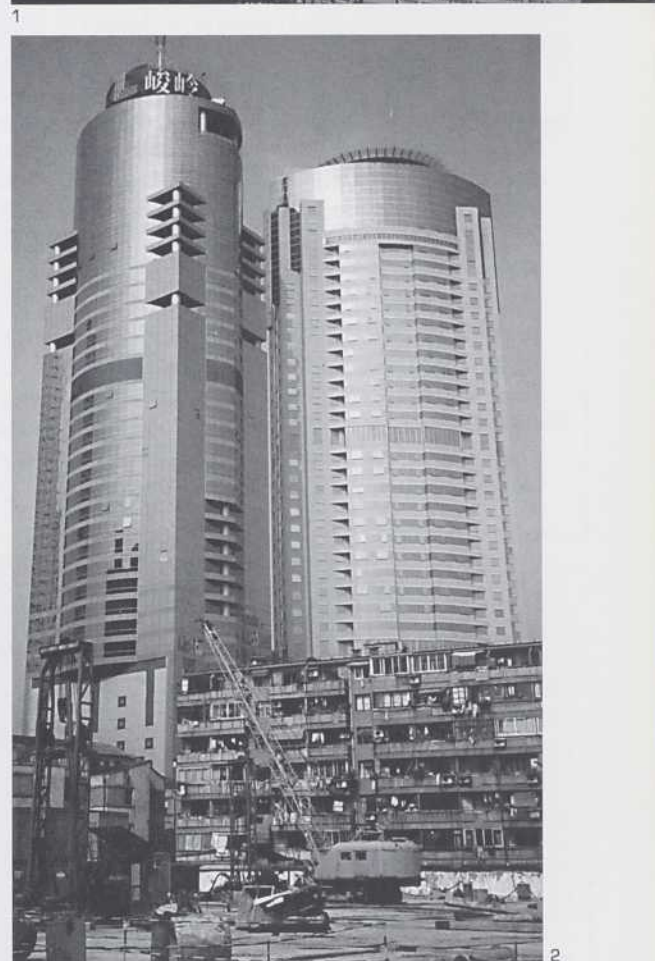
MARC H. CHOKO

Bien sûr ce qui étonne immédiatement c'est l'architecture de ces centaines de tours qui jaillissent au coeur de tous les quartiers des trois grandes villes de la côte est. Oeuvres d'architectes chinois souvent associés, pour les entreprises les plus folles, à des bureaux américains, canadiens, français ou de Hong Kong, elles relèvent bien des fois du fantasme étudiant ou de l'architecture de jeux vidéo (voire d'emprunts à l'architecture fantastique des années 1930, tel dans Metropolis de Fritz Lang). Leur nombre et leur envergure dépassent chaque année la totalité des édifices du centre-ville de Montréal. Chaque fois des centaines de milliers de personnes sont tirées de leur habitat vétuste pour retrouver un logement plus grand, plus confortable, mais situé à 10 ou 15 kilomètres du centre, brisant tout lien communautaire, surtout pour les très nombreuses personnes âgées.

Ce qui frappe également c'est que ces immeubles du 3^e millénaire sont bâtis par une multitude d'ouvriers «aux mains nues», dans des conditions extrêmement précaires et à l'aide de machineries souvent rudimentaires, mais intégrant un savoir-faire local parfois étonnant. Ainsi, ces échafaudages de bambou et de bouts de ficelles qui grimpent sans fin vers le ciel.



1. Ensemble d'édifices en bordure de l'autoroute du centre-ville de Shanghai. On remarquera les échafaudages de bambou.
2. Édifice résidentiel vétuste construit dans les années 1970 et tours à bureaux et appartements luxueux de 1996 à Pudong.
3. Panneau publicitaire peint montrant une vue de Pudong en l'an 2000.
4. Une tour à bureaux de Beijing empruntant à l'architecture traditionnelle du Temple du ciel.



Photographies de Marc H. Choko, professeur, département de design UQAM, 7^{ème} voyage en Chine, octobre 1997.

propos sur une architecture essentielle

PIERRE E. LECLERC, ARTISTE & ARCHITECTE

...L'architecture est le grand livre de l'humanité, l'expression principale de l'homme à ses divers états de développements, soit comme force, soit comme intelligence...

Victor Hugo, Notre-Dame de Paris

...Un édifice accompli nous remonte dans un seul regard une somme des intentions, des inventions des connaissances et des forces que son existence implique. Il manifeste à la lumière l'oeuvre combinée du vouloir, du savoir et du pouvoir de l'homme. Seule entre tous les arts... l'architecture charge notre âme du sentiment total des facultés humaines...

Paul Valéry, Variété 111 p.81

...Ceux des édifices qui ne parlent ni ne chantent, ne méritent que le dédain; ce sont choses mortes, inférieures dans la hiérarchie à ces tas de moellons que vomissent les chariots des entrepreneurs, et qui amusent au moins l'oeil sagace, par l'ordre accidentel qu'ils empruntent dans leur chute...

Paul Valéry, Eupalinos p.35

Poser un geste architectural équivaut à poser un geste de synthèse qui met en situation, confronte, assimile, approprie/sélectionne, interprète/détourne un amalgame de données liées à différentes disciplines, techniques, lois et intervenants. Plus nos sociétés se complexifient/technicalisent et plus le travail de synthèse devient important. Il exige de ses créateurs une sensibilité importante du contexte

La Place des Amériques : vers une condensation de l'espace public. Démonstration d'une certaine pertinence architecturale...

La Place des Amériques

URA, Unité de Recherche en Architecture

Conception

Pierre E. Leclerc, ass.

Consultant en paysage

John Lafèche Dohan

collaborateurs URA

Charles Lamy, ass.

Claude de Passillé

Carolyne Lemay

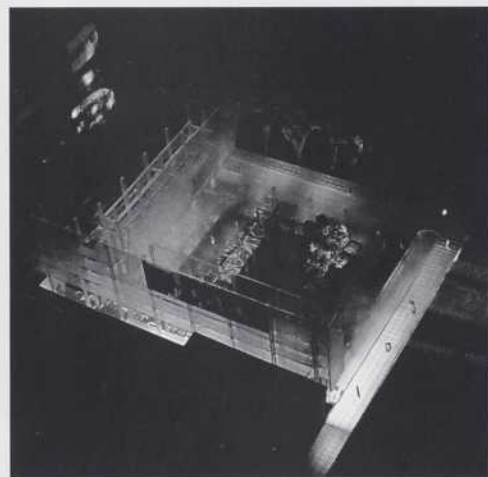
The Chin Ngo

contemporain de sorte à transformer voire transcender l'ensemble des données en une oeuvre architecturale forte et cohérente, autant en concept qu'en réalisation... une oeuvre - écrin qui accueille l'être humain et lui offre l'épanouissement voire l'émerveillement. L'architecture devient altruiste, généreuse... Elle devient le reflet d'une complexité miniaturisée/condensée de notre environnement contemporain.

L'architecture est à la ville ce que l'oeuvre d'art est à l'architecture, elle densifie/condense l'expérience du lieu. En ville, tout n'est pas architecture. Il y a le paysage urbain : les espaces verts, le terrain vague, les stationnements, les réseaux routiers... Il y a le laid/le beau (qui est d'ailleurs discutable). Il y a la construction naïve qui soulève bien des questions et de nouvelles pistes. Il y a la mauvaise architecture réalisée par des semblants d'architectes qui nous rappelle que l'on peut faire mieux...

L'architecture urbaine se développe en réseau arbitraire, en contrepoint. Elle devient signal, point focal, affectant son lieu d'insertion : ce code urbain qu'elle redéfinit. Elle y catalyse une expérience esthétique construite, complexe (dans sa simplicité), reflet contemporain d'une synthèse programmatique et technique multicouches... L'architecture développe un pouvoir de séduction et d'attraction qui crée le désir du lieu... établissant un jalon, une trace qui devient réminiscence et qui informe.

L'architecture se déclare ainsi pertinente, nécessaire voire essentielle à l'évolution de notre société car elle en dévoile les limites, laisse entrevoir la suite et l'histoire...



ALLEZ À
www.gazmetro.com
LA SOURCE

Gaz Métropolitain a 40 ans, la force de l'âge! Nos assises sont solides. Nous sommes source d'efficacité, de rentabilité et d'avenir. La preuve? Nous avons lancé un site Internet, une source inépuisable d'informations continues, accessible à tous nos clients et partenaires. Pour en savoir davantage sur le gaz naturel, nos produits et services ou les nouvelles récentes dans notre domaine d'activités, visitez www.gazmetro.com

SYSTÈMES DE COUVERTURE

MONO-COUCHES EN EPDM FIRESTONE
La compagnie Produits de bâtiments Firestone est un chef de file mondial dans la fabrication et la commercialisation d'une gamme complète de systèmes de couverture, d'isolants et d'accessoires.

En travaillant avec Firestone, vous obtenez des produits et services variés, couvrant tous vos besoins pour la construction neuve commerciale et la réfection. Appelez-nous pour recevoir notre catalogue.



Firestone
BUILDING PRODUCTS

Produits de bâtiments Firestone

5900 Avebury Road, Mississauga,
Ontario, Canada L5R 3M3
Téléphone: (905) 568-6469
1-800-267-1318, ext. 6477
Télécopieur: (905) 568-6696.
Website://www.firestonebpco.com
e-mail: fbpc-canada@sympatico.ca

PANNEAUX PRÉFABRIQUÉS EN ALUMINIUM COMPOSITE : ALUCOBOND®

Optez pour un revêtement de qualité.

- Adaptabilité à tous les Designs.
- Matériau léger et rigide en flexion.
- Fini : émail cuit Duranar.
- Choix de 13 coloris standards.
- Excellent rapport qualité/prix.

Applications :

- Revêtements extérieurs et intérieurs
- Rénovations.
- Recouvrement de colonnes.
- Marquises et bandes décoratives.
- Soffits, etc.



Sobotec Ltd.

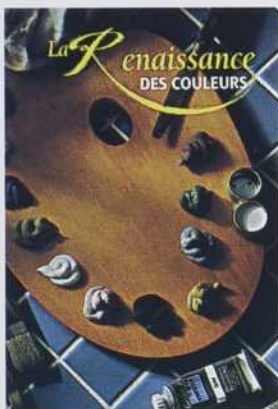
**NOUVEAU BUREAU RÉGIONAL
SOBOTEC LTD**

40, de Jouvence, bureau 201
Sainte-Geneviève, Québec, H9H 4T7
(514) 620-6690

LE SYSTÈME LATICRETE

Pour son innovation, sa qualité, pour sa présence industrielle intensive sur le marché international et pour son service technique personnalisé FIEZ-VOUS À LATICRETE. La plus vaste sélection de couleurs pour carrelage et jointoiement maintenant disponible:

- Série 500/600 : joint sable-ciment
- Série 1500/1600 : joint polymère sable-ciment
- Série 700 /intouchable
- Série 2000 industriel, gris et noir seulement

**LATICRETE INTERNATIONAL, INC.**

Tél: (800) 838-4237 • Fax: (800) 419-4819

LA NATURE FAIT BIEN LES CHOSES

Pour vos trottoirs, murets, aménagements paysager et façades de maison. Exigez la pierre naturelle pour sa beauté et sa durabilité incomparable.

**Les Carrières Ducharme Inc.**

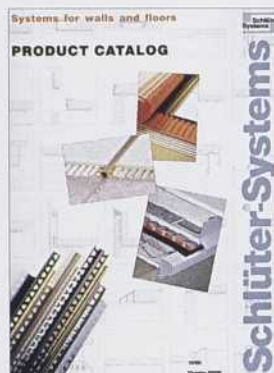
564, chemin Covey Hill
Havelock, Québec, J0S 2C0
Tél: (514) 247-2787 / Fax: (514) 247-2908

SCHLÜTER® SYSTEMS

Présente son nouveau catalogue pour 1997. Le nouveau catalogue renferme plus de 14 nouveautés ajoutées à la gamme existante des profilés de protection de bordures, des profilés de finition, des joints de dilatation préfabriqués, des membranes et des produits de pose pour l'extérieur. Les produits Schlüter® rendent étanches les sous-planchers de tuile ou de pierre naturelle; procurent le fini et la protection nécessaires aux bordures de tuiles posées au plancher ou au mur et éliminent l'efflorescence. Appelez-nous pour recevoir votre catalogue gratuit.

Schlüter® Systems (Canada) Inc.

28, boulevard Hymus
Pointe-Claire, Québec, H9R 1C9
Téléphone : 800-667-8746
Télécopieur : (514) 630-0983
<http://www.schluter.com>



**SCHLÜTER®
SYSTEMS**

ESPACE LUMIÈRE

AGENT OFFICIEL POUR LE GROUPE ARTEMIDE
Appareil d'éclairage italien.
Collections : Artemide, Veart, Megalite, Nemo, Antonageli.
Éclairage architectural et décoratif.
TOLOMEO : 14 appareils d'éclairage en aluminium, lampes incandescentes, fluorescentes et halogène. Multitude d'accessoires pour combler tous vos besoins : base de table, étau, attache fixe, attache murale, suspension, base de sol, projecteur monopoint.

Usage commercial, institutionnel et résidentiel.

Pour obtenir de l'information et de la littérature sur toutes nos collections, communiquez avec Stéphanie au 1.514.948.45.51 ou venez visiter notre salle d'exposition au 1081, Van Horne, Outremont.



Artemide®
MADE IN ITALY. MADE IN ARTEMIDE.

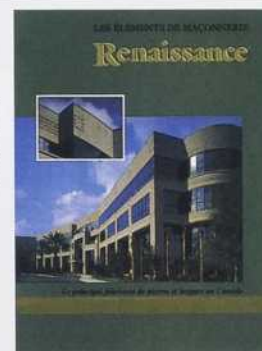
**LES ÉLÉMENTS DE MAÇONNERIE
RENAISSANCE®**

Appelez-nous pour recevoir la nouvelle brochure sur les éléments de maçonnerie Renaissance® démontrant les nouveaux finis et les couleurs spéciales développés avec des architectes.

Imaginez-la, nous la fabriquerons.

Arriscraft International Inc.

500, boulevard La Gabelle
St-Étienne des Grès (Québec)
Canada GOX 2P0
Téléphone: 819-535-1717
Télécopieur: 819-535-1718
À travers le Canada et les États-Unis: 800-265-8123



ARRISCRAFT
INTERNATIONAL Inc.
PIERRE • MARBRE • CALCAIRE • BRIQUE

BRIQUETERIE ST-LAURENT,

fait figure de «leader» dans le domaine du revêtement. En affaires depuis 1910, inutile de vous souligner notre expérience comme gage de sécurité, vous le savez déjà. Ce qui vous intéresse, c'est un partenaire qui sait vous appuyer sur le chantier. Grâce à son expertise particulière, le conseiller de Briqueterie St-Laurent se veut un complice de tous les instants, un partenaire de première ligne sur qui vous pouvez compter.



Guide 97
19

STL

BRIQUETERIE
ST-LAURENT

La vraie brique

STL
BRIQUETERIE
ST-LAURENT

MANUFACTURER OF BRICKS & BLENDED GROUTS
La vraie brique

Briqueterie St-Laurent

La Prairie, Québec
Tél: (514) 866-8374
Sans frais 1-800-363-8889

PIERRE CALCAIRE ET MARBRE ADAIR®

La pierre Adair® est disponible dans les couleurs Gris Bleu et Bistre Nuancé. Nous taillons, sculptons et finissons la pierre Adair® pour rencontrer les dessins architecturaux.

Imaginez-la, nous la fabriquerons.

**Arriscraft International Inc.**

500, boulevard La Gabelle
St-Étienne des Grès (Québec)
Canada GOX 2P0
Téléphone: 819-535-1717
Télécopieur: 819-535-1718
À travers le Canada et les États-Unis: 800-265-8123

ARRISCRAFT
INTERNATIONAL Inc.
PIERRE • MARBRE • CALCAIRE • BRIQUE

JEAN OUELLET

Je suis très conscient de l'effort considérable fait à ce jour pour définir ce que nous sommes, ici ou ailleurs. La compréhension populaire n'y est pas. Pour en juger, il suffit de comparer la place qu'occupent les arts du spectacle, du visuel et du design dans les médias. Au plan de la publication, l'architecture maintient son caractère uniquement professionnel.

J'ai refait le parcours de ce document imposant de l'OAQ qu'est le manuel de pratique. Le document comporte plus de vingt chapitres regroupés sous quatre principaux titres:

- Domaine du bâtiment, La profession d'architecte, entre 1980 et 1989, un chapitre rédigé tardivement, (1993), L'architecte.

On sent bien dans cet important manuel que la définition de l'architecte est ce qu'il y a de plus difficile à formuler, en raison surtout de la dimension quantitative (conséquentment fragile) de l'acte architectural. L'article 2.1 évite même une définition de l'architecture au sens d'un acte, d'un art, d'un savoir-faire, pour n'en parler qu'en termes de bâtiments, d'œuvres construites. Par ailleurs, une part significative de ce chapitre est affectée à des considérations complémentaires ou de législation.

Il y a donc, dans la profession, un effort considérable pour se définir par les tâches, les fonctions, mais à peu près rien pour situer les valeurs, les objectifs qui sous-tendent notre raison d'être.

Ainsi sommes-nous dans l'impossibilité de dire ce que nous sommes, au public que nous avons à servir. Au delà de la sécurité matérielle, de la solidité de l'édifice, l'intention de qualité n'est pas mise en évidence faute de consensus. Malgré tout le discours professionnel ou théorique sur l'architecture, nos préoccupations ne rejoignent pas le public.

Comme si, entre nous, la diversité des objectifs, peut être aussi des idéologies, des courants stylistiques, aboutissaient inévitablement à l'annulation des valeurs. Chaque architecte peut avoir les siennes et cela se voit dans le paysage urbain, dont on voudrait bien faire notre préoccupation première.

Pendant ce temps, les disciplines connexes de l'urbanisme et du design prennent davantage contact avec le public.

Je reviens à la question : le champ descriptif de la profession d'architecte pourrait-il contenir une définition succincte, universelle, réaliste, ... de l'architecture. À titre d'essai, il y aurait un beau sujet de concours pour un énoncé en deux ou trois paragraphes.

JEAN OUELLET

Dans le cours des discussions sur les orientations professionnelles recherchées par l'OPQ, je me suis senti plutôt perplexe quant à la façon de faire valoir le champ de pratique de notre profession. C'est une préoccupation que je connais depuis fort longtemps, dans ma carrière, à la fois comme praticien, puis comme enseignant.

Dans une optique légale et corporatiste de l'administration publique, l'insistance sur la portée immédiate de l'article 16 de la loi des architectes (1973) est telle qu'une part essentielle de la raison d'être de la profession (sa spécificité) est totalement évacuée. Nous avons encore à nous situer au delà d'une simple pratique d'affaire, d'entreprise (une porte facile pour l'intrusion des technologies).

Dans l'intérêt du public que nous avons à servir et pour nous mêmes, il nous faut dire, avec réalisme, ce qu'est la profession d'Architecte au delà de la portée de cet article 16. On n'a pas à définir la musique, c'est un art. Pour l'architecture c'est un peu plus complexe. Il y a un aspect utilitaire, un aspect service. Essentiellement l'architecture est un art appliqué qui, parfois, devient un grand art (historiquement un

des beaux-arts). À cet égard, c'est moins le produit d'un créateur que d'un interprète, l'œuvre, la raison d'être étant au delà de l'artiste, expression du milieu.

Il y a un sens du bien public, de protection, mais à un niveau plus large que la sécurité matérielle, la solidité du bâtiment.

À cet égard, y aurait-il chez les membres de l'Ordre une pensée dominante : celle de ceux qui pratiquent en vertu de l'article 16? De ceux qui ont des tâches responsables de planification? De ceux qui ont un pied dans les professions connexes? De ceux qui enseignent?

• • • • •
*Parce que
je n'aime pas
le noir, je suis
bien trop
optimiste
et j'aime
Jean Nouvel*

IDEE RECUE DE FANCH VALCELLE

Cher Jean,

Merci de ton aimable billet sur le numéro 98 de l'ARQ. Je suis bien content que tu partages de l'avis que notre métier n'est qu'un art appliqué. Mon voyage à Venise le novembre dernier, m'a fait penser que l'architecture est sur le point de céder la place à une nouvelle discipline, mieux orientée pour faire face à l'avenir. Nos dextérités y seront utiles, peut-être mais nos ambitions n'y seront que des prétentions frivoles et gratuites. Déjà, tout comme parmi les couturiers qui exposent aux salons, des modes outrées, importables, mais fabriquent des vêtements tout à fait différents pour les femmes réelles - il existe dans le monde de l'architecture une rupture idéologique entre les grandes vedettes de rêves à la Hollywood et ceux qui bâtissent pour l'humanité. Les deux me semblent parfaitement légitimes et coexistables, à condition que l'on y voit clair la différence. C'est-à-dire pourvu que le grand public et surtout les promoteurs y voient la différence. Mais on sait très bien que pour les promoteurs, plus outré, mieux c'est; la publicité vaut des grands sous. Eh bien, c'est sûr que nous, on traite notre métier trop sérieusement. C'est curieux comment notre vie actuelle est devenue comme un gigantesque «entertainment» - manipulé par des experts metteurs en scène : les nouvelles, la politique, la mort d'une princesse au Moyen Orient. Intéressante, la vie. Amitiés,
Victor Prus.

Dans le fond, pourquoi aller dans un grand restaurant se faire servir une entrée, une bonne pièce de viande avec des légumes, arrosé de vin et couronné d'un dessert et d'un café dans une atmosphère tranquille et feutrée quand je peux manger en 5 minutes et à 4,99\$ chez McDo??? Se poser la question c'est y répondre. Il en va ainsi de l'architecture ; Pourquoi un architecte. pour tout cela, pour l'ambiance, pour le souci du détail. Y-a-t-il quelque chose de plus banal que de la glaise? Pourtant, façonnée par les mains d'un artiste, elle se transforme en œuvre d'art admirée du monde entier.

Il en va ainsi de l'architecture : pourquoi un architecte? pour faire d'un simple bâtiment, un tout, une unité.
Roch Savard
rochsavard@hotmail.com

Ayant posé la question à mes étudiants de première, tous beaucoup plus préoccupés par leur première critique que par leur avenir (et avec raison), j'ai recueilli quelques raisons de se passer d'architecture, à vous d'éditer.

- Parce que les ingénieurs font mieux.
- Parce qu'il faut sauver les matériaux de construction.
- Parce que la psychothérapie est plus utile que l'architecture.
- Parce qu'il y a trop d'accidents dans la construction.
- Est-ce que ça peut affecter ma note de passage aux examens de l'OAQ?
- Parce que tout le monde doit se serrer la ceinture.
- Parce que les touristes ne visitent que les quartiers anciens.
- Parce que l'architecture est pareille partout.
- Parce que l'avenir est virtuel.
- Parce que l'architecture n'est pas démocratique.
- Parce que l'architecture est élitiste.
- Parce qu'on comprend pas.

Ayant pensé à poser la question en anglais:
• Parce que la question est en français

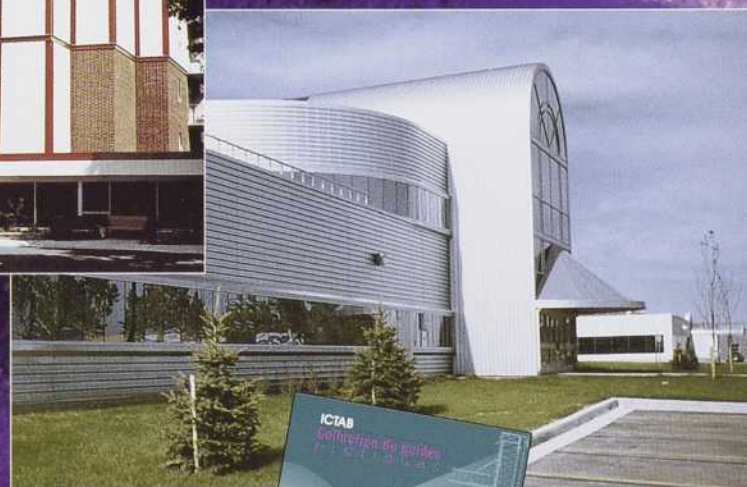
TÔLE D'ACIER PRÉPEINTE

LA SOUPLESSE DE VOTRE IMAGINATION... ET LA DURABILITÉ DE L'ACIER

La tôle d'acier prépeinte est un produit durable, attrayant, économique et tellement souple que ses possibilités ne sont limitées que par votre imagination. Elle est offerte dans de nombreux coloris contemporains faisant d'elle une option esthétique et pratique pour votre prochain projet de construction.

C'est également un matériau facile à installer qui n'exige pratiquement aucun entretien. Explorez de nouvelles possibilités de conception très intéressantes. Pour de plus amples renseignements sur la tôle d'acier prépeinte, communiquez avec l'institut canadien de la tôle d'acier pour le bâtiment (CSSBI) ou encore avec votre membre local du CSSBI.

- Souplesse de conception
- Durabilité supérieure
- Vaste choix de couleurs
- Économie



INSTITUT CANADIEN DE
LA TÔLE D'ACIER
POUR LE BÂTIMENT

652 Bishop St. N., Unit 2A, Cambridge, Ontario N3H 4V6
Tel: (519) 650-1285 Fax: (519) 650-8081

Membres de l'institut canadien de la tôle d'acier pour le bâtiment

Agway Metals Inc.
Bailey Metal Products
Behlen Industries/
Westman Steel Industries
CMRM
Canfer Rolling Mills Ltd.

Caradon Metal Building Products
Crona Steel Products Inc.
CSM Canadian Steel Manufacturing
Duchesne & Fils Ltée
Ideal Roofing Co. Ltd.

Imperial Sheet Metal Ltd.
Mercury Metals Ltd.
Nicholson Rollforming Inc.
Peerless Enterprises
Robertson Building Systems
Roll Formed Specialty

Steel Tile Co.
Steelway Building Systems
Trebtor Building Products Ltd.
VICWEST
Westform



Communiquez avec nous pour obtenir gratuitement votre brochure et votre présentation sur disque compact des Murs isolés en tôle d'acier.

Une meilleure technologie... de meilleurs codes... pour de meilleurs bâtiments



Pour accroître votre compétitivité et celle de vos clients

Mettant à contribution les nouvelles technologies, l'édition 1995 des codes nationaux de construction du Canada vous assure des bâtiments plus sécuritaires, plus efficaces et plus confortables. Les concepteurs, les constructeurs et les promoteurs, sans oublier les clients qu'ils servent, jouiront d'un avantage concurrentiel certain en respectant les exigences des codes.

Pierre angulaire de pratiquement toute la réglementation en matière de bâtiment et de protection des incendies, les codes constituent un modèle national. Ils sont aussi un outil indispensable aux pédagogues et aux chargés de la réglementation. Qui plus est, les intervenants de la construction qui respectent les exigences des codes feront figure de proue dans leur profession.



Commandez les publications dont vous avez besoin, dans le format de votre choix : reliure, couverture souple ou le CD-ROM si facile et rapide à consulter.

Numéro sans frais : **1 800 672-7990**

Région d'Ottawa-Hull et États-Unis :

1 (613) 993-2463



Code national du bâtiment du Canada



Code national de prévention des incendies



Code national de la plomberie du Canada



Code national de construction des bâtiments agricole



Guides de l'utilisateur - CNB
Ces documents renferment des méthodes de calcul et des données de base détaillées relatives à quatre sections clés du Code national du bâtiment.



Quoi de neuf dans le CNB et le CNPI
Tirés des séminaires du CNRC prisés par le public, ces documents illustrés expliquent les modifications importantes apportées aux dernières éditions du Code national du bâtiment et du Code national de prévention des incendies.



Conseil national
de recherches Canada

National Research
Council Canada

CNRC-NRC

Canada

Institut de
recherche
en construction

IRC